

JOURNAL

HELVETIQUE

OU

RECUEIL

DE PIÈCES FUGITIVES DE
LITTÉRATURE CHOISIE;

DE POÉSIE ; DE TRAITÉS
d'Histoire , ancienne & moderne ; de Découvertes des Sciences & des Arts ; de Nouvelles de la République des Lettres ; & de diverses autres Particularités intéressantes & curieuses, tant de Suisse , que des Pais Etrangers.

DEDIE AU ROI.

JUILLET 1743.



A NEUCHÂTEL.

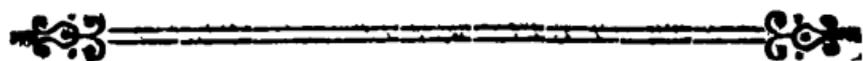
DE L'IMPRIMERIE DES JOURNALISTES 1743.





JOURNAL
HELVETIQUE,
DEDIE AU ROI.

JUILLET 1743.



LETTRE
AUX EDITEURS.

MESSIEURS,

J'Ai l'honneur de vous envoyer un petit
Essai sur l'Egalité des Homes: J'ignore
qui en est l'Auteur; je sai seulement qu'il
a été composé à *Lansanne*, pour une So-
cieté *Littéraire*, qui s'y est formée depuis
peu, sous les auspices de M. le Comte
DE LA LIPPE, qui aime & qui pro-
tège les beaux Arts & les Sciences. Un
goût si noble & si digne d'une Personne de
Condition l'élève fort au dessus de tous

4 JOURNAL HELVETIQUE

ceux qui négligent de cultiver leur Esprit, & qui se contentent de faire une vaine parade de leurs Titres & de la grandeur de leur Naissance. Rien n'est plus propre à nous distinguer du comun des Homes, que les Connoissances que nous avons aqûises & les qualités qui nous apartiennent. C'est par là véritablement que nous pouvons sortir de l'égalité dans laquelle nous naissons & que les Honeurs, les Richesses & les Préjugés aveugles des Homes ne sauroient détruire.

Cette égalité me paroît démontrée dans l'excellente Dissertation que je vous envoie, & qui fait seule l'Eloge de l'Auteur. Rien ne peut faire plus d'honneur à votre Journal que de pareils Morceaux. J'ose même ajouter que rien ne peut faire plus d'honneur à la Nation Helvétique. Les Ouvrages d'Erudition qui en sont sortis, ne laissent pas douter qu'elle n'ait eu des Savans très éclairés, & qu'elle n'en possède encore ; mais on lui dispute ce qui dépend uniquement de l'Esprit & du Goût ; ce qui est l'éfet d'une Raison délicate, qui fait saisir, dans les choses même les plus abstraites, ce qu'elles ont de plus fin & de plus exquis : Pour cela il faut joindre à une grande pénétration, la justesse des idées, & la netteté de l'expression ; il faut un goût de précision qui ne se trouve pas chés tout
les

les Savans, & qui est d'autant plus estimable qu'il met les Sciences les plus difficiles & les moins conües, à la portée de tout le monde ; du moins de tous ceux qui sont capables de quelque espèce d'application & qui aiment la vérité.

Je suis convaincu que rien ne contribuë plus à former le goût, & à doner de la précision que les Conférences entre Gens de Lettres, & les petits Discours que l'on soumet à leur jugement. On en retire certainement cet avantage, qu'on est obligé d'être court. Pour cela il faut avoir l'Art de s'expliquer clairement & en peu de mots; il faut, sans étrangler ses phrases & sans faire rien perdre à son sujet, indiquer tout ce qu'il renferme d'essentiel, & éclaircir tout ce qu'il peut avoir d'obscur. Combien de simples Analises, qui valent mieux que de longs Ouvrages? Ce qui rend encore ces fortes d'exercices plus utiles, c'est que chacun a le droit de dire son avis avec une honête liberté, & qu'on peut y profiter des Remarques & des Réflexions. Il vaut mieux rougir de ses fautes avec quelques Amis, que d'avoir à essuier une censure publique, ou une critique sévère & mordante. *Je suis &c.*



ESSAI

Sur l'Égalité des Homes.

JE me propose d'établir que tous les Homes sont égaux, & qu'ils ont tous un droit égal aux Biens & aux Présens de la Nature. Dans cette vûe je considérerai d'abord les Homes dans l'état naturel, sans faire attention à leurs relations.

J'examinerai, ensuite, si les relations ou l'état de Societé & la Révélation y ont apporté quelque changement.

Si je considère l'état & la condition de l'Home, je trouve, à tous égards, une entière égalité entr'eux.

Les Homes ont tous la même Origine; la suceſſion des Générations s'est toujours soutenüe, & se soutient encore chés tous les Homes par les mêmes moiens. Ils naissent formés de même; foibles, sans presque aucun usage de leurs sens & de leurs organes, incapables de se procurer ce qui leur est nécessaire.

Les sens sont les mêmes, & pour le nombre & pour l'étendüe, l'un n'en aiant aucun

cun de plus que l'autre ; s'il y a quelque différence pour la vivacité du sentiment , elle est si légère qu'elle ne mérite aucune attention.

Ils ont tous également besoin d'Alimens, pour soutenir leur vie ; ils sont également sujets aux Maladies ; le plus robuste come celui qui l'est le moins. Enfin ils sont tous sujets à la mort : Pour le dire en un mot , *Ils sont tous poudre & retourneront tous en poudre.*

Si je considère les Homes du côté de l'Esprit, je trouve qu'ils naissent tous sans aucune idée , dans l'impuissance de saisir celles des autres & de faire conoitre leurs besoins.

Ils n'aquièrent tous des Connoissances qu'avec le tems , l'aplication & l'expérience ; le plus grand Génie come le plus petit.

Il est vrai qu'il se rencontre des Homes dont l'Imagination est si vive & l'Esprit si pénétrant qu'ils semblent être d'une autre espèce que les Stupides & les Imbéciles ; mais cette différence n'est guères que dans les Organes. Qu'il survienne une Maladie, le plus grand Génie peut perdre sa vivacité & la pénétration ; dans peu de jours il est souvent réduit à l'état de ces derniers ; On en a divers exemples. Une Vieillesse prématurée peut ôter aux plus habiles &

aux plus Savans le souvenir de tout ce qu'ils ont appris , & les rejeter dans l'ignorance & la foiblesse de l'Enfance.

Quant aux Inclinations & aux Passions des Homes ; elles sont , à peu près les mêmes : Ils sont presque également les jouëts de la Crainte , de l'Espérance , de la Haine , de l'Ambition , de l'Amour , des Apétits sensüels : Celui qui a le bonheur d'en démêler les sources & d'en prévoir les suites , n'en est pas plus exempt que celui qui les ignore.

Si quelqu'un d'eux paroît supérieur aux autres par sa modération & possède l'art de réprimer ses Passions , ce n'est pour l'ordinaire qu'avec le secours d'une Passion opposée. Telle est la fatalité de l'Home , qu'il ne peut guères guérir un Vice que par un Vice. S'il est exempt d'Ambition , c'est qu'il est Voluptueux ; c'est qu'il est plus sensible au Repos & aux Plaisirs , qu'à la Gloire & aux Dignités. S'il n'est pas en proie à l'Avarice , c'est qu'il aime le Faste & la Dépense. Si cet Ordre de Gens polis , qu'on appelle Gens du monde , n'est pas si susceptible que le Peuple des Passions grossières , il est , d'un autre côté , dominé par l'Ambition : Ainsi chés tous les Homes , dans tous les Ordres , les mêmes principes agissent ; l'Amour du Plaisir & celui de la
Gloi-

Gloire; & à cet égard ils se rapprochent & se trouvent tous égaux.

La Valeur & la grandeur de Courage, qui forment les Héros, ne tirent point de l'égalité ces Homes qui paroissent faits pour comander aux autres: Car si ces qualités sont un éfet du tempérament, ils ont cela de comun avec un grand nombre de ceux même qui leur obéissent; puis qu'on a vû, de tout tems, de simples Soldats doner des preuves d'un grand Courage. Si ces qualités ont pour cause, come cela arrive ordinairement, l'Ambition & l'Amour immodéré de la Gloire, ces Passions se trouvent aussi chez les autres Homes: Ici nulle distinction; excepté qu'elles sont plus vives & plus actives dans ces prétendus Héros. Si ces Passions sont des foiblesse, come elles en sont éfectivement, quand on s'y abandonne, on peut dire que ces derniers sont plus foibles que le comun des Homes, & qu'ils leur sont, par conséquent, inférieurs à cet égard. Qui ne fait d'ailleurs que la plûpart de nos belles Actions doivent leur naissance à la vanité? Par là même elles cessent d'être loüables. Ainsi le Berceau de nôtre Gloire en est souvent l'Ecueil. D'ailleurs ces grands Homes, qui semblent avoir une fermeté d'Ame non comune dans les dangers, la perdent & s'a-

s'amolissent dans les plaisirs. *Alexandre*, se livra, sans retenüe, à la Débauche. *Annibal*, qui avoit triomphé des Romains & surmonté les plus grands obstacles, ne pût se défendre des Délices de *Capoue*. On a vü des Martirs, qui avoient résisté aux tourmens les plus crüels céder lâchement aux attraits de la Volupté. Si donc tous les avantages qu'un Home peut avoir sur un autre, tels que des sens plus exquis, la force du Génie, la grandeur du Courage, ne détruisent point cette égalité, je dis que les Homes ont tous un droit égal sur tous les Biens de la Vie. Aussi le Créateur, qui a voulu que les Homes fussent tous également sujets à certains besoins, leur a fourni à tous également les secours nécessaires pour y subvenir; il ouvre également sur eux sa main bienfaisante, & il n'y a point de partialité dans la distribution de ses dons. Ainsi tous les Homes ont également droit aux choses destinées à soulager leur misère & à contribuer à leur bonheur. Il n'y a point de raison de penser que le Créateur ait voulu avantager les uns au préjudice des autres, à moins qu'il ne l'ait expressément déclaré.

Nul donc n'est en droit de s'approprier, aux dépens d'autrui, plus que ses besoins ne le demandent; mais chacun doit se borner à jouir à proportion de ses besoins.

Je vai voir à present si l'état de Societé, ou la Révélation a aporté quelque changement à cet Ordre naturel.

Les relations & distinctions entre les Hommes sont formées, ou par la Nature, come les liaisons du Sang, les différences d'âge; ou établies par les Hommes, come celles des Supérieurs aux Inférieurs & plusieurs autres.

En considérant ces deux espèces de relations, & faisant abstraction de l'intention du Créateur, qui a formé les unes, & doné, pour ainsi dire, la sanction à quelques autres, je ne trouve qu'un seul fondement qui établisse l'obligation d'une personne en faveur d'une autre; ce fondement est celui de la rétribution de ce qu'il a reçu

Car quelle autre raison puis-je alléguer pour exiger de quelqu'un qu'il m'abandonne ce qu'il possède, si ce n'est, qu'il le tient de moi, ou que je lui en ai doné l'équivalent? Et pour quelles raisons puis-je exiger des offices de lui, si ce n'est pour cela seul que je lui en ai rendu de pareils; ou ce qui revient au même, parce qu'il s'est engagé à faire telle ou telle chose dans l'espérance ou sous la promesse d'un retour de ma part, lequel il considère come une chose déjà reçüe?

Cette vérité se fera mieux sentir par l'exemple de quelques unes de ces relations.

La

La première relation naturelle qui se présente à l'Esprit est celle d'un Père à ses Enfans : Elle semble d'abord établir, sans conteste, une obligation très étroite de la part de ces derniers ; puisque, en aiant reçu la Vie, ils ont reçu le principe de tous les Biens ; mais on ne disconvient pas, sans doute, que si ce Père se contentant d'avoir donné la Vie à ses Enfans, les abandonoit, sans secours, dès leur naissance, à tous les besoins & à toutes les misères auxquelles la vie est sujette, il leur feroit, en ce cas, un présent de nulle valeur ; puis qu'il vaudroit autant n'être point que d'être misérable : Et s'ils ne tiennent de lui qu'une Vie misérable, sans aucun bien, & sans aucune douceur, je ne vois aucune raison qui les engage à lui rendre par leur soumission & leur obéissance, des biens & des douceurs qu'il leur a refusées, ou qu'il n'a pas eu soin de leur procurer. Dans ce cas, je ne crois pas les Enfans plus obligés envers leur Père qu'un Animal ne l'est envers son semblable. Tout le monde sent, certainement, que les vrais fondemens de la soumission & de l'obéissance que les Enfans doivent à leurs Pères, sont les soins & les secours qu'ils en ont reçus. Ce qui établit une égalité naturelle entr'eux.

Une autre relation naturelle est celle que
for-

forme l'âge; je veux dire, celle de la Vieillesse à la Jeunesse: Tous les Hommes conviennent que celle ci doit des égards & du respect à celle là.

Mais je demande, si ces égards sont simplement dûs au nombre des années? Non sans doute, car sur ce pied là, je devrois respecter le Vieillard, quelque méprisable qu'il fut d'ailleurs.

Ces égards sont donc fondés: Ou sur la foiblesse de cet âge, qui a besoin de secours; en ce cas, ce ne sont que des égards de compassion, tels qu'ils sont dûs à un Malade; ou à un Enfant: Ou sur des services rendus & des bienfaits reçus; en ce cas le Vieillard est en droit d'en exiger de pareils, & d'espérer du retour de la part de la Société dont il est Membre. Mais qu'un Vieillard n'ait uniquement vécu que pour lui, qu'il ait négligé de faire du bien pendant qu'il en a eu les occasions, qu'il n'ait eu que de l'indifférence pour ses Concitoyens, assurément il sera regardé d'eux avec la même indifférence, pour ne pas dire avec mépris.

Quant aux relations & aux distinctions d'Ordre & de Rang, qui ont été établies par les Hommes, elles ne sont autre chose que des Traités & Conventions faites entre eux, de gré à gré, pour se procurer certains

tains avantages, qui ne peuvent avoir lieu que par le moïen de l'union de plusieurs, & de leur acord mutuel, tendant à une même fin.

Si j'ai bien établi l'Egalité naturelle des Homes, j'ai prouvé par là même, qu'aucun d'eux n'est en droit de contraindre un autre, sous quelque prétexte que ce soit, d'entrer dans ces relations & dans les obligations qui en résultent. J'ai démontré, que tout Home, étant libre de vivre seul, il n'est pas à présumer que qui que ce soit ait voulu s'affujettir à ces relations, à moins qu'il n'ait trouvé quelque avantage dans cet assujettissement, ou qu'il n'ait compté d'en retirer l'équivalent de ce qu'il y aura mis. S'il a gêné une partie de sa liberté; s'il a consacré une partie de ses biens, c'est pour conserver & jouir plus sûrement du reste. S'il a promis son travail, soit du Corps, soit de l'Esprit, au profit des autres, ça été sans doute, pour se procurer, par une réciprocity de leur part, les choses & les avantages dont il pouvoit avoir besoin. S'il s'est soumis aux Loix pénales, qui mettoient, dans certain cas, sa Vie en péril, c'est pour s'assurer la conservation de cette même Vie, contre la violence & l'impunité.

Enfin si celui qui travaille fournit aux besoins de la Société, celui qui comande

ne comande que pour régler ce travail, & le faire prospérer pour l'utilité comune. Ceci me conduit à parler de la relation du Souverain au Sujet, qui emporte toutes celles qui suposent quelque dépendance.

Cette relation, bien loin de détruire l'égalité entre les Homes, me paroît la plus propre à la soutenir & à la défendre.

La Condition de Souverain, quoi qu'elle soit héréditaire en quelques lieux, tire toujours son origine de l'institution & du choix, par le concours des Individus qui composent une Nation; Or certainement, tous ces Individus n'ont pas soumis à la volonté d'un petit nombre de perſones, ou d'un ſeul, leurs Biens, leur Vie, & leur Liberté, pour ſatisfaire ſon Ambition, pour fournir à ſon Luxe & à ſes Plaiſirs, ou pour aſſouvir ſa cruauté; ils ne ſe ſont rangés ſous ſa dépendance, que dans la vûe de ſe conſerver la poſſeſſion tranquile de leurs Biens, & de vivre doucement & en ſûreté à l'abri des Loix. Il n'eſt que le ſimple Dépoſitaire de l'Autorité & du Pouvoir qu'ils lui comettent; ils n'ont promis de lui obéir qu'à condition qu'il travaillera à les rendre heureux. Il ne doit faire ſentir le poids de ſa Domination que par ſes Bienfaits. Toute autre Autorité n'eſt qu'une Autorité uſurpée & tirannique.

Les

Les Souverains ne font donc que les Dépositaires & les Conservateurs des Droits & de la Liberté de leurs Sujets. Ils en font les Protecteurs légitimes, & ils doivent veiller sans cesse pour eux. Ils sont établis pour tenir la Balance égale, & non pour la faire pancher de leur côté; pour empêcher le Fort, d'opprimer le Foible; le Riche d'envahir ce qui reste au Pauvre. Enfin les Souverains doivent veiller à ce que les Tribunaux rendent une justice égale sans acception de personne.

Les Souverains, eux mêmes, sont soumis à ces Tribunaux, qui admettent le dernier des Sujets à établir & à plaider son Droit contre son propre Prince.

Il est vrai que les Souverains & les Supérieurs ont de grandes prérogatives sur leurs Inférieurs, soit du côté des honneurs, soit du côté de plusieurs autres avantages annexés à leur Rang. Mais aussi les Sujets sont exemts des soins & des travaux auxquels le Rang oblige nécessairement. Ainsi l'on peut toujours soutenir qu'il y a une égalité & une réciprocité d'avantages entr'eux; puisque si les Sujets rendent à leur Souverain des hommages & des marques de soumission & d'obéissance, ils en reçoivent aussi en échange le maintien du repos & de la tranquillité, dont le Souverain est privé, & pour lesquels il soupire bien souvent.

Quoi.

Quoique la distinction qu'on fait des Nobles à ceux qui ne le sont pas, soit purement arbitraire, & qu'il fut presque inutile de faire voir la vanité des prérogatives que ces premiers prétendent sur les derniers; cependant come ce principe est presque général, & a aquis une espèce de légitimité par son ancienneté, j'ai crû devoir en dire deux mots.

Cette distinction ne peut-être fondée que sur les Déclarations des Princes, qui ont donné le titre de Nobles à nos Aïeux, come des récompenses pour les services rendus à eux ou à l'Etat. Dans ce cas je conviens qu'il acquiert un droit en faveur de celui qui l'a reçu; mais ce droit ne peut être transmis à ses Descendans, puisque les Actions d'autrui ne peuvent leur être imputées; à moins qu'eux mêmes ne les soutiennent par les mêmes services, ou d'équivalens. Ainsi ce titre ne donne aucun droit par lui même, & simplement parce qu'on le porte; il est seulement une marque & un témoignage des Services rendus par nos Ancêtres & un engagement à les imiter, & à mériter les mêmes prérogatives.

Il me reste à voir quelle à été l'intention du Créateur sur les Conditions des Hommes, & coment il s'en est expliqué.

Ses déclarations bien loin d'établir quel-

que différence entr'eux, établissent, au contraire, d'une manière expresse, & sans équivoque, une parfaite égalité. Tous les Livres Sacrés nous apprennent que le Genre humain n'a qu'une même Origine, qu'il est fait d'un seul Sang, que tous les Homes sont une même chair, que Dieu n'a point d'égard à l'apparence des personnes, enfin que tous les Homes sont Frères & ne composent qu'une même Famille.

J'ajouterai que Dieu a destiné à tous le même Héritage, & leur a marqué la même fin; qu'ils seront tous apellés en Jugement, & jugés, non sur leurs Connoissances, leur force d'Esprit, le Rang qu'ils auront tenu dans le Monde, mais suivant ce que chacun aura fait, soit bien, soit mal, sans exception. Ce Peuple même, je veux dire les Juifs, que Dieu sembloit avoir distingué de tous les autres, par tant de Privilèges, qui se vantoient d'être les *Enfans d'Abraham*, & pour ainsi dire la Noblesse des Nations, ce Peuple, dis je, sera mis au rang des *Gentils* qu'ils méprisoient & jugé au même Tribunal & par le même Législateur.

Puis donc que la Nature établit cette égalité entre les Homes, que les relations qui sont entr'eux, la suposent, & que Dieu l'a confirmée par ses Déclarations, nous devons, dans quelque état & dans quelque Condi-
tion

tion élevée que nous foions , regarder tous les Homes come nos Egaux & nos Frères ; & c'est le fondement du *Droit Naturel* & de la *Morale*.

Car si tous les Homes sont égaux , les Souverains & les Sujets doivent être également soumis aux Loix de la Justice : Celui qui est établi pour la faire observer, doit la rendre également à tous , & il n'est permis à personne , sous quelque prétexte que ce soit, d'usurper les Biens d'un autre & de donner atteinte à sa liberté.

Si tous les Homes sont égaux , je ne dois mépriser aucun Home , pour cela seul qu'il est privé de quelque avantage : Le défaut de Génie , la bassesse de son état ou de sa naissance , sa misère ne doivent l'exposer à aucun dédain ; puis que toutes ces choses ne mettent point une différence essentielle entre lui & moi ; je dois , au contraire , le plaindre & le consoler ; je dois tâcher d'adoucir le malheur de sa situation , par mon asabilité , par des manières qui rapprochent sa condition de la mienne , & par des secours réels. Ceci nous conduit à cette conséquence : Si tous les Homes sont égaux ; il n'est pas juste qu'un autre souffre & soit privé du nécessaire , à moins qu'il n'y ait de sa faute , tandis que je jouis de toutes les douceurs de la vie , & que je me

procure, par mes Revenus, non seulement le comode, mais encore le superflu. Si les Loix humaines ne m'y contraignent pas, du moins l'Equité naturelle doit-elle m'engager à faire part de mes Biens à celui qui manque du nécessaire, & à mettre quelque sorte d'égalité entre son sort & le mien.

Je finirai par une Réflexion, qui naît de tout ce que j'ai dit ci-devant ; c'est que plus un Home est bienfaisant & genereux, & plus il acquiert de droit sur les autres Homes, & leur devient supérieur. Hé ! Pourquoi les Persones fières répugnent-elles à recevoir un bienfait, sinon parce que c'est reconoitre, en même tems, la supériorité du Bienfaiteur ? Les Bienfaits sont donc les seuls moïens de nous tirer du pair, de nous distinguer, de rendre nôtre Ambition légitime & de nous élever à la véritable grandeur. C'est ainsi qu'on entre véritablement dans les vües de la Providence, & qu'on manifeste la Noblesse de son Origine.



EXPLICATION

D'un BOUCLIER VOTIF de la Biblio-
tèque de GENEVE.

MONSIEUR,

VOUS me marquez que vous avez vû avec plaisir la Description des *Glacieres* de Savoie que je vous ai envoiée *. Ce Morceau d'Histoire Naturelle vous a paru curieux & nouveau. Ces Montagnes glacées font un Pais perdu, que les Voïageurs n'ont guère occasion de visiter. Aussi je ne connois aucune Relation de Voïage, du moins qui ait été donée au Public, qui nous en ait fait conoitre les singularitez.

En vous parlant de l'*Arve*, qui tire sa Source de ces Montagnes, j'avois glissé un mot sur une Découverte que l'on fit, il y a une vingtaine d'années, d'une Antique qui étoit demeurée ensevelie plusieurs Siècles dans le lit de cette Rivière. C'est un beau *Bouclier Votif*, que l'on conserve aujourd'hui fort précieusement dans la Bibliothèque de Genève. Je vous renvoïois au Su-

B 3

plément

* Journ. Helvet. May p. 458. & Juin p. 544.

plément des Antiquitez du P. de Montfaucon, où l'on trouve une bonne Dissertation sur ce Monument*. Elle est d'un de nos Bibliothécaires. Le Père Bénédictin qui l'a inserée dans son Ouvrage, n'y a pas fait la moindre correction. Le Public l'a aussi fort goûtée, & a trouvé ce sujet très bien développé. Je ne pouvois donc pas mieux vous adresser pour vous donner une idée exacte de ce Monument. Vous me dites là dessus que vous n'êtes pas à portée de consulter ce Recueil du P. de Montfaucon, & que vous souhaitez que je vous envoie un petit Extrait de cette Dissertation. La chose est fort aisée. Quand on a un bon Guide, on marche sûrement & agréablement. J'ajouterai cependant de tems en tems, quelques petites Remarques de mon Chef, non pour contredire mon Auteur, mais pour appuyer & confirmer son Explication.

Des Ouvriers qui creusoient dans l'ancien lit de l'Arve y trouvèrent l'An 1721. un Disque Circulaire d'Argent fin, du poids d'un peu plus de 34. onces. Tout le Champ est occupé par diverses figures, dont les visages, qui devoient avoir assez de saillie, se sont éfâcez par le frottement. Mais la Légende est bien conservée. La voici,

LARGITAS DN. VALENTINIANI AUGU...
Largeffe de l'Empereur Valentinien nôtre Seigneur.

* Tom, IV. p. 51.

Cet Empereur, que l'on reconoit au Diadème, & à sa tête entourée de raions, paroît au milieu de toutes ces Figures, en Habit de Guerre & l'Epée au coté. Il est debout & élevé sur une espèce de marche-pié. De la main gauche il s'appuie sur la Banière apellée *Labarum*; & de la main droite qu'il avance, il tient un Globe, qu'il semble présenter à ceux qui sont auprès de lui. Au dessus de ce Globe est la figure d'une Victoire ailée; elle porte d'une main une branche de Palmier, & de l'autre une Couronne, qu'elle veut mettre sur la tête de *Valentinien*.

A la droite & à la gauche de l'Empereur, aussi bien que derrière, on voit des Soldats ou des Officiers tournez de son côté, tenant la Pique haute & droite, come dans une alte, couverts de leurs Boucliers, avec des Casques surhauffez de plumes de Paon. Ces Officiers, au nombre de six & rangez en demi-cercle autour de *Valentinien*, qui semble les haranguer, remplissent tellement tout le front, qu'ils laissent à deviner que le reste des Troupes est derrière & à l'entour.

Au bas on rencontre ici un Bouclier, là une Epée, & à quelque distance un Casque, le tout à terre négligemment & en désordre.

Mais qu'est-ce que la Légende entend par cette *Largeffe*? Est-ce la Pièce elle-même? On pourroit suposer que *Valentinien* fit distribuer à ses Généraux des Disques semblables à celui-ci. Aparemment il ne fut pas l'unique que le Coin ou le Moule produisit. Si l'on n'en avoit frappé qu'un, il ne mériteroit pas tout à fait le titre de *Largeffe Impériale*.

L'Antiquaire que je copie croit que quand même on suposeroit une distribution de cinq ou six Pièces pareilles à celles-ci, elles ne répondroient pas encore à la qualité du Donateur, & encore moins à l'idée qu'emporte le titre de *Largitus*. Pour exprimer un présent de cette nature, le mot de *Donum* auroit été beaucoup plus propre.

C'est donc à l'Action représentée que se raporte la Légende, come cela s'observe sur les Médailles. La grandeur du Disque ne doit pas le tirer de la règle ordinaire des Monumens.

Héliogabale faisoit battre pour ses largesses publiques de grandes Pièces d'or, dont quelques unes alloient jusqu'au poids de deux Livres.

Les Empereurs dans de certaines solemnitez, dans un Triomphe, par exemple, ou même immédiatement après la Victoire, faisoient des largesses extraordinaires au Peuple

ple Romain ou à l'Armée, ou à tous les deux ensemble.

Sévère dans une de ses huit *Libéralitez*, fit donner dix Pièces d'or par tête aux Citoyens Romains, & aux Soldats de sa Garde.

On comprend assez que ces Princes devoient s'en faire honneur dans les Monumens publics. Rien aussi n'est si fréquent dans les Medailles, tantôt sous le terme de **CONGIARIUM**, qui se prenoit d'ordinaire pour une Some d'argent; tantôt sous le nom de **LIBERALITAS**. Ce dernier mot fut sur tout en usage depuis *Marc Aurèle*.

Dans le IV. Siècle ces Libéralitez s'appeloient proprement **LARGITATES**. Le Code Théodosien, dans une Loi de l'An 393. rapelle les Largesses des Empereurs défunts; *Divæ Memoriam Constantini vel Constantii LARGITATES*.

Ainsi le Disque dont il s'agit pourroit être le Monument d'une de ces Largesses publiques, je veux dire une Largesse *Militaire*, & faite à l'occasion de quelque Victoire.

Valentinien est en Habit de guerre dans un Champ de Bataille. On voit ici une défaite, & la Victoire le courone. Toutes ces images s'accordent à faire entendre, ou plutôt à mettre sous les yeux, une Victoire remportée sur l'Ennemi.

Après la Victoire, come on l'apprend de *Polibe** & d'autres Ecrivains, l'Empereur assembloit ses Troupes autour de lui, il les haranguoit, les louoit, & leur assignoit des récompenses, les unes générales, les autres plus particulières, selon le mérite. *Hirtius* dit tout en deux mots. Voici, selon lui, ce qui se passa le lendemain d'une Victoire. *Postero die, dit il, divinâ re factâ, concione advocatâ, Milites collaudat, totumque exercitum Veteranorum donavit præmiis, ac fortissimo cuique & bene merenti pro suggesta tribuit.***

Si nôtre habile Antiquaire avoit besoin qu'on lui fournit des autorités, je pourrois lui rappeler la *Colonne Trajane*. On y voit l'Empereur haranguant ses Troupes, dans une attitude à peu près semblable à celle qu'a ici *Valentinien*. Trajan paroît sur un Tribunal de gazon. Il est assez élevé au dessus des Soldats, & les principaux Officiers sont autour de lui sur la Plateforme.

La petite élévation sur laquelle paroît *Valentinien* dans nôtre Disque, n'est qu'un simple gazonement tant soit peu au dessus de la Campagne. *Ammien Marcellin* dit de Julien, *Ipse aggere glebali assistens, talia disseruit.*

Va-

* Hist. Lib. vi.

** Bell. African. cap. 10.

Valentinien semble haranguer ses Soldats dans le Monument que nous expliquons. On a diverses Médailles qui représentent les Empereurs dans cette action, & pour Légende, *Adlocutio*. Il assigne la libéralité qu'il veut leur faire, sauf aux Soldats à courir ensuite chez le Trésorier qu'on apelloit au IV. ou V. Siècle, *Comes largitionum*. On n'a pas voulu représenter ici une *Distribution* actuelle, mais une simple *Assignment*.

Ainsi nôtre Graveur, sous une Légende convenable, aura représenté tout à la fois une *Victoire*, une *Allocution* & une *Libéralité*, le tout en observant l'unité de lieu, de tems & d'action.

Pour la Victoire dont il s'agit ici, voici apparemment ce que c'est. *Maxime*, le Meurtrier de *Gratien*, & l'Usurpateur de ses Etats, envahit ensuite l'Italie, qui appartenoit à *Valentinien II*. Ce Prince implora le secours de *Théodose*, Empereur d'Orient, qui résolut de maintenir un Collègue, à la Famille duquel il devoit son élévation. L'Action décisive se passa dans la Plaine d'Aquilée. Le Tiran fut vaincu, pris & conduit au Quartier Impérial. *Théodose* vouloit lui sauver la vie; mais les Troupes se mutinèrent, & quelques Soldats lui tranchèrent la tête sur le Champ. Cette Victoire valut à *Valentinien* les Gaules & le reste de
l'Oc-

l'Occident. Ces grandes Pièces de Métal, destinées à représenter les Hommes illustres, ou leurs belles Actions, étoient appelées des Romains *Clypei*, Boucliers, soit à cause de la ressemblance avec la figure des Boucliers Militaires, soit parce que les Boucliers avoient été les plus anciens Tableaux de gravure ou de sculpture.

Il nous est parvenu très peu de cette sorte de Boucliers des Anciens, consacrez à la mémoire des grands Hommes. On en voit un très beau dans le Cabinet du Roi de France. Il est d'Argent fin, & du poids de 42. Marcs. C'est celui que l'on fit faire en Espagne, pour transmettre à la Postérité l'Acte mémorable de continence de *Scipion* l'Africain. Cette Histoire est fort connue. A la prise de Carthage la Neuve, on lui avoit amené une jeune Princesse d'une grande beauté. Mais ce Héros aiant sù qu'elle étoit promise en Mariage à un jeune Prince du Pais, n'usa des droits de Vainqueur que pour grossir leur Dot de la Rançon que le Père & la Mère avoient apportée. Les Espagnols, touchés d'une Action si généreuse, la firent représenter sur ce Bouclier. *Scipion* l'emportoit s'en retournant a Rome. Mais au passage du Rhône, il tomba malheureusement dans la Rivière avec une partie du Bagage. Il y étoit demeuré enseveli jus-

qu'à

qu'à l'an 1656. que quelques Pécheurs le trouvèrent. Un Particulier de Lion l'acheta, & il est enfin parvenu dans le Cabinet du Roi. C'est un Monument qui a plus de 1900. ans.

Après avoir vû par quel accident ce beau Bouclier de *Scipion* tomba autrefois dans le Rhône, il faut tâcher de deviner coment celui de *Valentinien* a pû avoir le même sort dans nôtre Rivière d'*Arve*. Voici de quelle manière l'habile Antiquaire que je copie, explique la chose.

Après la défaite de *Maxime* & de son Fils *Victor*, *Valentinien* II. vint bientôt se mettre en possession des Gaules, où il périt malheureusement par la trahison d'*Arbogaste*, qui l'an 392. le fit étrangler à Vienne en Dauphiné.

Genève, come il paroît par la Carte Théodosienne, étoit sur la grande Route Militaire, qui conduisoit des Alpes Pennines, ou du Grand St. Bernard, à Vienne. Il ne seroit donc pas fort surprenant que quelqu'un des Généraux de *Valentinien*, à qui il avoit fait ce présent, & qui acompagnoit l'Empereur, eut le malheur de le perdre en passant l'*Arve*, come *Scipion* perdit le sien au passage du Rhône. Après tout c'est un accident heureux, & qui vraisemblablement les a garantis l'un & l'autre de la fonte. On leur

a appliqué fort ingénieusement ce mot de *Themistocle*. *Perieramus, nisi periissemus*. S'ils ne s'étoient pas perdus alors, ils étoient perdus pour toujours. Ils ne pouvoient pas manquer d'être fondus, s'ils n'avoient pas été submergez.

Je vous ai déjà dit, *Monsieur*, que le Père de *Montfaucon*, en insérant la Dissertation de nôtre Bibliothécaire dans son grand Recueil d'Antiquitez, n'y avoit fait aucune Correction, & a trouvé le Monument développé. Il a seulement ajouté à la fin deux ou trois petites Observations, dont je vais aussi vous faire part.

Il fait remarquer que dans nôtre *Disque de Valentinien*, les Boucliers des Officiers Généraux qui environent l'Empereur, sont les plus grands qu'il eut jamais vû dans les Troupes Romaines. Leur figure est ovale, ils sont fort larges; en les mesurant sur la taille de ceux qui les portent, il faut qu'ils aient pour le moins quatre piez de longueur.

J'ajouterai un petit Eclaircissement là dessus que je tiens du célèbre *Mr. Rollin*. Ce que les Latins apelloient *Scutum* étoit fort long, & quelquefois d'une grandeur démesurée. Il couvroit presque l'Home entier. *Xénophon* dans sa *Cyropédie* nous décrit les Boucliers des Egypciens come fort grands.

Chez

Chez les Lacédémoniens ils étoient assez longs, pour que l'on put rapporter dessus ceux qui avoient été ou blesez ou tuez dans le Combat. Il falloit pour cela qu'ils eussent pour le moins les deux tiers de la longueur du Corps de l'Home. L'Histoire nous a conservé ces paroles mémorables d'une Mère de Sparte à son Fils, en lui donant son Bouclier lors qu'il partoit pour la Guerre: *Il faut que vous le rapportiez, ou qu'il vous reporte.*

Le Savant Bénédictin remarque encore come une singularité, que *Valentinien* est représenté l'Epée au côté presque à la manière des derniers tems. Dans les anciens tems, il est rare de la voir porter ainsi. Nous n'en avons pas d'exemple dans les Monumens qui nous restent. Il est vrai que sur la Colone de *Théodose* quelques Soldats la portent de même; mais c'est la même date que celle de *Valentinien*.

Le P. de *Montfaucon* dit aussi deux mots du *Nimbus*, ou Cercle lumineux, qui environne la tête de *Valentinien* dans nôtre Bouclier. Il remarque que cet Ornement se voit aussi autour de la tête de *Trajan* dans un Monument antique. D'autres Empereurs le portoient, ajoute-t'il, mais il se trouve comunément sur les Médailles du bas Empire.

Il n'est pas surprenant que les Empereurs Païens se fissent représenter avec le *Nimbe*. Originellement il étoit réservé aux Dieux. Mais come quelques Empereurs avoient voulu être traités de Divinités, ils ont pû en prendre aussi les attributs. Ce qu'il y a d'étonnant, c'est que des Princes Chrétiens, tel que *Valentinien*, aient voulu imiter en cela les Païens. Cet Ornement fastueux, & qui devoit être réservé pour la Divinité, paroît incompatible avec la Religion qu'ils professoient. Ils ouvrirent enfin les yeux, sur tout dans le VII. Siècle; & ils se firent scrupule d'avoir autour de la tête des marques qui ne convenoient qu'à des Persones divines ou aux Saints.

Un Auteur moderne a fait là dessus une Réflexion très singulière, & que je crois que vous ne serez pas fâché de voir ici.

„ Si l'on avoit été bien informé de l'origine du *Nimbe*, dit-il, je doute que jamais personne eut songé à en faire parade. Car enfin qu'est-ce que le *Nimbe*, qui fait tant de bruit parmi les Antiquaires, & dont il paroît qu'ils n'ont connu ni l'origine ni la destination? C'est, dit Aristophane, une petite Lune qu'on mettoit sur la tête des Statues des Dieux. Mais pourquoi l'y mettoit-on? Les Scholastes répondent, que c'étoit pour recevoir

les

5, crottes des oiseaux qui alloient se percher
 3, sur la tête des Dieux, précaution né-
 3, cessaire, mais qui ne fust pas encore,
 3, puis qu'on fut obligé d'instituer dans la
 3, suite une Fête célèbre, destinée unique-
 3, ment à laver les Statues de toutes les
 3, souillures que les Oiseaux, les Rats, les
 3, Araignées & la poussière leur faisoient
 3, contracter pendant le cours de l'année.

Voilà, *Monsieur*, à peu près ce que vous avez souhaité de moi sur notre Bouclier Votif, & peut être même d'avantage. Cependant je dois vous avouer qu'en voulant extrêmement abrèger la Dissertation de nôtre Bibliothécaire, je l'ai fort défigurée. Ainsi je vous conseille de faire une nouvelle tentative pour vous procurer l'Ouvrage du P. *de Montfaucon* où elle est en entier. Vous trouverez dans cette Pièce, quoi qu'assez courte, une grande conoissance de l'Antiqueté, l'Erudition répandue à pleines mains, mais une Erudition choisie, & qui marque beaucoup de goût.

En expliquant ce Monument d'après mon Auteur, je l'ai apellé tantôt *Bouclier Votif* & tantôt *Disque*. J'ai oublié de rendre raison de cette varieté. Quand ces Pièces de métal sont d'une certaine grandeur, come le Bouclier de *Scipion*, les Antiquaires les apellent plus volontiers *Boucliers Vo-*

tifs. Mais quand l'ouvrage n'a pas beaucoup de volume ou de matière ils lui donnent le nom de *Disque*, & quelquefois de *Ciclé*. Cependant on ne s'en tient pas toujours à cette précision, & ces deux ou trois noms se donnent assez indifféremment à tous ces Boucliers Symboliques.

Depuis la publication du grand Ouvrage du Père de *Montfaucon*, on a decouvert un autre *Bouclier Votif*, du même métal que celui de *Scipion*, & pour le moins aussi grand & aussi pesant; mais il n'est pas aussi chargé de figures & d'ornemens. On y a seulement représenté au Centre un Lion sous un Palmier, & au bas les Membres épars de divers Animaux, sur tout de Sangliers. Il est dans le Cabinet du Roi. Il y a environ dix ans que Mr. de *Boze* le présenta à l'Académie des Inscriptions, pour avoir son sentiment sur cette Antique. Ces Messieurs jugèrent que le Lion & le Palmier étoient un symbole de Carthage, & que par conséquent ce Bouclier étoit un Ouvrage Carthaginois. Ils soupçonnèrent même qu'il pourroit bien avoir appartenu à *Annibal*, qu'il étoit vraisemblable que c'étoit une Ofrande qu'il avoit faite, après son passage, à quelque Temple du Dauphiné, qui est la Province où il a été trouvé. On donna toujours plus d'effor aux Conjectures. L'en-

droit

droit précis où il a été déterré s'appelle la Terre du *Passage*. On alla jusqu'à dire que ce lieu là pouvoit bien avoir retenu ce nom du *Passage d'Annibal* avec son Armée.

Je ne doute pas, *Monsieur*, que vous ne trouviés quelques unes de ces Conjectures un peu hazardées, sur tout la dernière. Les preuves directes pour doner ce Bouclier à *Annibal* paroissent meilleures. Cependant je crains qu'il ne se trouve des gens qui diront, que l'interêt que ces Messieurs avoient à les faire valoir, peut leur avoir un peu imposé. Le Bouclier d'*Annibal* placé auprès de celui du Vainqueur de Carthage fait une simétrie des plus intéressantes. On ne pouvoit pas lui trouver un *Pendant* mieux assorti. Cette convenance n'aura-t-elle pas un peu aidé à expliquer les figures symboliques du Bouclier?

Voilà donc présentement trois *Boucliers Votifs* connus des Antiquaires; deux dans le Cabinet du Roi de France, & le troisième dans la Bibliothèque de *Genève*. On n'en a pas découvert d'avantage. Le Marquis *Maffei* nous a avoué que dans toute l'Italie, ce País si riche en Monumens Antiques, il n'a jamais vu de ces sortes de Boucliers dans aucun Cabinet des Curieux.

Ce n'est pas que les Anciens n'en eussent fabriqué un très grand nombre, & même

36. JOURNAL HELVÉTIQUE

de fort riches, mais ils ne sont pas parvenus jusqu'à nous. On peut dire même que c'est précisément la richesse de la Matière qui les a fait périr. L'ignorance, l'avidité, le besoin, l'esprit d'économie, tout a concouru à faire disparaître ces précieux restes d'Antiquité. *On n'a pu se résoudre, dit Mr. de Boze, à laisser inutiles pendant plusieurs Siècles, des Masses considérables d'un Métal, dont les portions les plus légères sont d'un si grand usage.**

Agréez, Monsieur, qu'avant de finir, je dise encore deux mots de l'Histoire qui est représentée sur le Bouclier de Scipion. Avez-vous remarqué dans la *Bibliothèque Britannique*** la manière dont on nous a annoncé la Relation d'un Voïage dans les principaux Pais de l'Europe? On nous fait espérer quelque chose d'excellent dans ce genre. Après avoir beaucoup exalté le rare mérite de l'Auteur, sa profonde Erudition, la justesse de sa Critique, l'étendue de ses connoissances en matière d'Antiquités, le Journaliste a transcrit quelques morceaux, pour piquer d'avantage la curiosité du Public. Parmi ces échantillons, on trouve une Anecdote fort injurieuse à Scipion. Le prétendu Voïageur s'inscrit en faux contre tout ce qu'on

* Hist. de l'Acad. des Inscript. Tom. IX. pag. 153.

** Tom. XVIII pag. 325.

a débité de la continence de ce Romain. Il avance hardiment que dans cette occasion délicate, il satisfit sa passion, qu'il trouva le moïen de jouir en secret de sa Captive, & en public de la gloire d'avoir sù tenir en bride sa passion. Il cite pour cela quelque forte de garans. La plûpart des Lecteurs ont marqué de l'indignation, en voïant noircir ainsi la mémoire de ce Héros. Il me semble qu'il ne sera pas mal de voir en deux mots, si le sentiment ordinaire n'est pas fondé sur de bones autorités.

Le Bouclier de *Scipion* sufiroit seul pour repousser ce traît malin. Mais ne nous en tenons pas là, & consultons un ou deux des meilleurs Historiens. *Tite-Live* lui prête une Vertu tout à fait Romaine dans cette occasion. Il décrit sa Continence come celle d'un Philosophe parfaitement afermi dans son devoir. Il le fait insensible aux plaisirs. On voit assez qu'il veut faire de *Scipion* un Héros sans défaut, & ce dessein rend son témoignage un peu suspect. Peut-être faut-il prendre le milieu entre nôtre Voïageur médifant, & l'Historien Panégiriste.

Polibe, ce sage Historien, nous aprendra à quoi nous devons nous en tenir. Il décrit *Scipion* sur le pié d'un Home fait come les autres. Il le représente sensible aux charmes du beau Sexe, mais qui sût se posséder

dans une occasion où tout le monde avoit les yeux sur lui. Il répondit aux jeunes gens qui lui avoient amené cette belle Captive, pour user des droits du Vainqueur, que s'il vivoit en Home privé, il pourroit peut-être écouter sa passion; mais il leur insinua en même tems, qu'étant à la tête d'une Armée, les intérêts de la République autant que son honneur, demandoient qu'il ne fit rien qui pût être délaprouvé.

Je crois, *Monsieur*, que cet Historien nous a présenté l'Action de *Scipion* sous son véritable point de vue. Il ne nous donne ce Romain, ni pour un Saint, ni pour un Philosophe Stoicien: On cite souvent la Continence de *Scipion* & d'autres traits semblables, pour faire voir que les Païens fournissent de beaux exemples de Vertu. On agite quelque fois dans les Ecoles la Question si ce sont là de véritables Vertus. Les Théologiens le nient, mais les sentimens sont un peu partagez là dessus, & il y a du *pour* & du *contre*. Pour décrier ces Vertus Païennes, on dit qu'elles péchoient par le principe & par le motif. Et cela se trouvera vrai dans le cas de la Continence de *Scipion*. Il modéra sa passion pour garder le *Décorum* de Général Romain. Il craignit le *Qu'en dira-t-on*? Une Chasteté qui n'a d'autre apui que la crainte des Jugemens
des

des Hommes, n'est pas une Vertu fort épurée. Je conviens donc que la retenue tant vantée de ce Romain, ne doit point embarrasser les Théologiens, & n'entame point leur Système sur la fausseté des Vertus Païennes.

Mais sans vouloir prendre parti sur une Question dont il ne s'agit point ici, je vai finir par la Sage Réflexion d'un habile Moraliste; C'est qu'il nous arrive souvent de censurer les Vertus des Païens avec trop de sévérité, & en même tems avec trop de présomtion. Cependant il ne nous convient guère d'éplucher avec tant de rigidité leurs bones Actions, pour y trouver des défauts. Au lieu d'en faire l'objet de nôtre Critique, il nous siéroit mieux d'y chercher des sujets de confusion. Les Vertus des Païens n'avoient pas de légitime objet, ni de véritable motif. A cet égard elles étoient fausses, on en convient. C'étoit la prudence, l'orgueil, l'intéret qui les faisoit agir. Cela peut être vrai. Mais avec de si foibles & de si faux motifs, ils étoient justes, sobres, tempérans, ils résistoient aux tentations. Et nous qui avons la conoissance de Dieu & l'espérance de l'Immortalité, nous sommes colères, vindicatifs, médisans, sensuels &c. nous vivons en Païens. Si les choses changeoient

de face, & que les Paiens fussent à portée de confronter nos motifs, nos lumières avec nos Actions, leurs Censures seroient bien mieux fondées que les nôtres. Nos mépris leur paroistroient insensés, & nôtre vanité ridicule. Nous n'aurions qu'à nous attendre à de sanglantes satires de leur part.

Mais il est tems de finir. N'avois-je pas raison de vous dire, il n'y a qu'un moment, *Monsieur*, que je vous done plus que vous ne m'aviez demandé. Je suis sûr que vous me teniez quite & de Théologie & de Morale. A peine comprens-je moi même coment-elles sont venues se fourer ici l'une & l'autre. *Je suis &c.*





XIII. LETTRE

De Mr. Rousseau à Mr. De C***

MONSIEUR,

J'AI achevé hier une Ode très longue, & si je ne me trompe très pindarique, où je fronde un peu vivement les Détracteurs d'*Homere*; car cette Hérésie vient de se renouveler d'une façon si scandaleuse qu'il n'est pas possible à un Home un peu sensible de se pouvoir contenir. Je pers beaucoup, *Monsieur*, à n'être pas à portée de vous comuniquer mes nouveaux Ouvrages, avant que le tems vienne de les donner au Public: Votre critique m'aideroit à les perfectionner & votre aprobation me doneroit des forces pour faire encore mieux à l'avenir; car rien n'élève tant le Génie que des loüanges éclairées. *Pindare* les compare à la Rosée du Ciel, qui fait germer & croître les fleurs; mais come cette Rosée fait le même éfet sur les herbes vénimeuses, il est nécessaire d'imiter le Jardinier, qui retranche prudemment d'un Arbre ce qu'il a de mauvais, afin de faire mieux profiter ce qu'il a de bon. C'est ce que la
Cri-

Critique seule fait faire ; mais je parle d'une Critique éclairée & impartiale . qui n'a que la Vérité pour objet , & non de celle qui ne se propose que de flétrir un Auteur estimable , pour nous élever sur ses ruines. Une telle Critique marque bien plus d'envie & de malignité que de goût & de jugement.

C'est peut-être le défaut dans lequel est tombe Mr de *Mural* dans la Critique qu'il a faite de la troisième Satire de *Despreaux*. On ne fait ce qu'on doit admirer davantage de l'ignorance ou de la présomption du Censeur. N'y a-t'il pas de la vanité à décider que tout ce qui n'est pas conforme à nôtre goût est mauvais ? J'aimerois autant vouloir assujettir tout le monde à penser & à s'exprimer come nous. *Boileau* peut avoir fait des fautes , mais ce sont les fautes d'un grand Maître , & il mérite bien qu'on ne les relève qu'avec une sorte de ménagement. Ce qu'il a fait de bon & même d'excellent doit faire pardonner ce qu'il a fait de défectueux. Ce sont , pour ainsi dire , les foiblesses d'un Père que l'on ne doit pas imiter , mais sur lesquelles il n'est presque pas permis de lever les yeux.

Mr. de *Mural* a mieux réussi dans le portrait qu'il a fait de nôtre Nation. Le François voltige en éfet d'un objet à l'autre ,

tre, il aime les plaisirs & la bagatelle. Il néglige souvent l'utile pour l'agréable. S'il s'atache aux Sciences, ce n'est que d'une manière légère, & pour en saisir ce qu'elles ont de plus gracieux & de plus brillant. Celles même qui sont les plus abstraites & les plus sérieuses, il les tourne du côté qui flate le plus son goût & ses inclinations; il laisse volontiers à d'autres la peine de creuser un terrain dur & ingrat, il se contente de la gloire de l'orner & d'y faire naître des fleurs. On ne sauroit nier que Mr. de *Mural* n'ait de l'Esprit & qu'il n'écrive bien; mais il n'a pas tout vû, & les objets qu'il a vû, il n'en a aperçu que certains côtés: Ceux qui embrassent un plus grand nombre d'objets & qui en considèrent toutes les faces, trouvent que le Censeur se trompe quelquefois, parce qu'il ne juge souvent que par les yeux de l'imagination: Ses Dissertations corrigées par les vôtres formeroient un Système achevé. Vous avez relevé avec justice plusieurs choses qui demandoient explication. En aprenant aux autres ce que pense l'Auteur, vous lui apprenés ce qu'il doit penser lui même. J'en dis aujourd'hui naturellement ma pensée à notre Ami Mr. *du Lignon* qui me paroît un peu prévenu pour cet Ouvrage; quelque estime que je fasse de son jugement, on doit préférer la Vérité à *Platon* même.

L'Etude des Belles Lettres, aussi bien que celle de la Philosophie morale, est renfermée dans un petit nombre de principes, que la Raison a trouvés, & que le consentement des Hommes raisonnables a établis. Du moment que l'on convient de ces principes, il est naturel de convenir de leur application; Il n'est donc pas surprenant, Monsieur, que je pense come vous sur bien des choses, en particulier sur *Homère* & sur *Despreaux*. Les Critiques peuvent bien vétiller sur quelques pensées, ou sur quelques mots, mais ils ne sauroient détruire leur juste réputation: Malgré les *Perraults*, les *Fontenelles* & leur Cabale, ils parviendront à l'immortalité. Ne trouvez-vous pas plaisant que Mr. de la *Motte* propose à tout son Siècle de ne pas s'amuser à lire *Homère*, parce qu'il n'est pas capable de le lire? N'est ce pas faire come le Renard qui avoit perdu sa queue, & qui exhortoit les autres Renards à se la faire couper. Ce qu'il y a de surprenant c'est que des Philosophes donent dans une hypothèse si absurde; ce qui me fait juger que les plus habiles ne décident guères différemment du Peuple, sur des matières qui ne les intéressent pas, ou qu'ils n'ont pas étudiées.

Puisque nous sommes sur les faux Jugemens,

mens ; permettez-moi, *Monsieur*, de vous dire que vous devez peu vous embarrasser de ceux qu'on fait contre vous ; plus votre gloire augmentera, plus vous aurés d'Ennemis à combattre, mais plus il vous fera aisé d'en triompher : L'estime que vous vous êtes aquisé, jointe à la Sageffe de vôtre conduite, vous feront un sûr rempart contre l'envie & la malignité. Ce n'est que dans l'obscurité qu'on peut trouver le repos ; mais cette obscurité, toute paisible quelle est ne peut satisfaire un cœur élevé. Il faut à l'Homme un peu d'ambition : Rien n'est plus judicieux que ce que dit, à ce sujet, Ciceron : *Quand on dédaigne la gloire qui suit les belles Actions, on vient à mépriser les belles Actions elles mêmes.* Ceci me rapelle la Maxime de Mr. de la Rochefoucault : *La Vertu n'iroit pas loin, si la Vanité ne lui tenoit compagnie.*

S'il y a des Gens susceptibles de vanité, ce sont les Prédicateurs : Ceux même qui prêchent le plus la modestie & l'humilité ne sont pas exemts d'orgueil. Delà vient que la plupart se prêchent eux mêmes, au lieu de prêcher J. Christ. Ils se donent eux mêmes en spectacle & se nourrissent de louanges & d'aplaudiffemens. Le moien aussi de se défendre d'une secrette Vanité ? Ils sont écoutés avec docilité ; ils n'ont à essuier nulle

contradiction, & ils se regardent come les Ambassadeurs de l'Être Suprême & les Interprètes de sa volonté. Je sai qu'il y en a qui sont aussi modestes qu'éclairés, qui tremblent sous le poids de leur Ministère, dont ils sentent l'excellence & les obligations. Quel fardeau, en éfet, que d'avoir en même tems, à satisfaire. L'Esprit, le Cœur, & l'Oreille, d'un Auditoire nombreux, qui a sans cesse les yeux sur le Prédicateur, qui attend de lui son instruction, & qu'il ne peut contenter qu'en combatant les Préjugés, les Passions & les Vices que ses Auditeurs chérissent, & dont ils sont souvent les Esclaves ?

Au sujet des Prédicateurs, je vous dirai, *Monsieur*, naturellement ce que je pense des vôtres. Je crains qu'en voulant éviter la déclamation, ils ne tombent dans l'extrémité opposée, & qu'en condamnant les mouvemens convulsifs de nos Missionnaires, ils ne soient froids & languissans. Où est-ce que les grands mouvemens, les figures nobles & sublimes, peuvent être mieux employées que dans l'exposition des grandes Vérités de la Religion ? C'est là, sans doute, où la force du Génie doit se déployer. Peut-on parler avec trop de véhémence quand il s'agit de terrasser les Erreurs & les Passions, ces Monstres cruels, mais
qui

qui nous séduisent par de faux charmes? Peut-on s'exprimer avec trop de feu & d'énergie, quand il s'agit de sauver les Hommes? Que l'on évite, avec soin, les puérilités dévotés, le fatras scholastique, les hyperboles ridicules & gigantesques; que l'on soit clair, précis, patétique; il n'y a rien là que de raisonnable, rien que de très conforme au bon goût; mais que l'on craigne aussi d'être bas & rampant, en voulant être simple & populaire. J'ai connu un Prédicateur très capable d'instruire, & qui instruisoit en effet; mais il éclaircit l'Esprit, sans émouvoir le Cœur. Quelqu'un dit, à son sujet, qu'il falloit qu'il fut bien peu convaincu de ce qu'il prêchoit; puis qu'il en parloit avec tant de froideur; ou qu'il regardat le Salut de ses Auditeurs avec bien de l'indifférence, puis qu'il paroissoit si peu sensible à leur endurcissement.

Au reste, *Monsieur*, je crois que sans faire le Comédien, sans gesticuler avec trop de violence, sans toner, sans foudroier dès l'Exorde, come font quelques Prédicateurs, il faut exciter & soutenir l'attention de l'Auditeur, par une action juste, naturelle, pleine de force & de gravité, conforme, en un mot, à la dignité de la Chaire, & aux Verités sublimes que le Prédicateur est chargé d'anoncer. C'est ainsi que j'ai entendu
prê-

prêcher les *Bossuet*, les *Flechier*, & les *Bourdaloue*. Leur action n'avoit rien d'outré ni de puérile, rien qui sentit l'Acteur de Théâtre; mais elle étoit noble, vive & animée. Il me semble que l'action est à la Prédication, ce qu'est le coloris à la Peinture, ou ce que sont la parole & l'expression à la pensée & au raisonnement.

On m'a dit que vous aviez chez vous un Formulaire de Foi, qui doit faire beaucoup de peine à vos Ministres. Comment expliquer des Dogmes qu'on ne comprend pas, & que peut-être on ne peut comprendre? Comment se taire aussi sur des Vérités, qui nous paroissent manifestes & de la dernière importance? Est il possible à l'Homme de croire certains Articles & d'en rejeter d'autres? Peut on refuser son consentement à l'évidence, & quel est le Tribunal qui ait le droit de commander à la Conscience? Je doute même que l'on puisse jamais convenir des Articles fondamentaux; la Règle sera trop courte pour les uns & trop longue pour les autres. Il n'y a que la Vérité seule qui puisse éclairer l'Esprit & réunir tous les suffrages; encore faut il que cette Vérité paroisse telle à mes yeux, car je ne saurois la voir par les yeux d'autrui.

Je crois donc, *Monsieur*, que le Prince ne doit point se mêler de ce qui regarde
la

la Conscience ; c'est un droit qui appartient à Dieu seul ; mais il a bien celui de proscrire les Vices , qui font plus de tort à la Société que de simples Erreurs. Il a bien encore le pouvoir d'empêcher que l'on ne prêche impunément le libertinage & l'impie-té , qui anéantiroient les bones Mœurs & renverseroient les fondemens des meilleures Loix. Les Pasteurs doivent aussi régler la Discipline Eclésiastique ; l'Ordre n'est pas moins nécessaire dans l'Eglise que dans l'Etat Civil.

Vous voies , *Monsieur* , que je suis bien éloigné de permettre & d'autoriser la licence ; je souhaite seulement une liberté honête , conforme à l'Esprit de l'Evangile , & renfermée dans les bornes que prescrivent la Raison & le Bien public.

J'eus l'honneur de voir à *Bade* , le Mois de Septembre passé , Mr. *Lullin* & Mr. de *Rochemont* , dont vous me parlés ; ils font tous les deux très dignes de vôtre estime & ils font honneur à *Genève*. Mr. *Lullin* joint à une très aimable figure & à une physionomie très gracieuse , un Esprit & une douceur qui tiennent tout ce que sa physionomie promet. S'il prêche aussi bien qu'il parle , il y aura du plaisir à l'entendre. Quand on plait aux yeux & aux oreilles , on plait aisément à l'Esprit & l'on a bien-

tôt gagné le cœur. Si tous les Théologiens lui ressembloient, ils inspireroient du goût pour la Théologie, qui paroît à quelques uns si sévère, si sombre & si rebutante: Le contre coup peut faire tort à la Religion, parce qu'on la confond avec la Théologie, quoi quelle en soit souvent fort différente. Mr. de *Rochemont* me paroît aussi un Homme de mérite. L'un & l'autre soutiennent leurs bones qualités par une politesse & des manières, qui, dans le Monde, donent du prix à la Vertu même. *Je suis &c.*

Soleure le 30. Janvier 1715.



CARACTERES

A l'ocasion des Emplois.

IL est assés comun aux Homes de s'imaginer que les Emplois qu'ils possèdent n'égalent pas leur capacité. Ce Jugement que la Vanité leur suggère n'est que trop souvent faux & suborneur. On présume beaucoup de ses propres lumières, & on ne conoit qu'un petit nombre des Devoirs auxquels on est tenu par son état. Que de foiblesses, que d'inaptitudes dans l'Homme! Mais quel fond de présomption! Que de

de Devoirs de son état n'y a-t-il pas à remplir! Mais combien par leur délicatesse n'en échape-t-il pas aux yeux des Mortels? Si l'on se conoissoit mieux, on s'estimeroit moins, & l'on s'appliqueroit d'avantage.

Valère, qui a des vûes ambitieuses. mais qui manque de tout ce qui peut les soutenir, ne cesse de se plaindre injustement, de la justice qu'on lui rend en l'éloignant des Emplois. Depuis long-tems, *dit-il*, l'Ambition seule possède les récompenses qui ne sont dûes qu'à la Vertu: On ne conoit plus les Gens de mérite que pour les mépriser.

Emile, qui a entre mains la distribution des Faveurs & des Dignités, compte moins sur la capacité des Candidats, que sur leur criminelle Générosité. Ces Emplois, qu'on ne devroit confier que pour le bonheur de l'Etat, ne se confient au contraire très souvent qu'à l'avantage du Collateur, & au grand préjudice du Public. Commerce honteux que les Loix défendent & qu'une secrète & mutuelle complaisance tolère.

Aristipe, Home privé, mais revêtu de toutes les qualités qu'il faut pour un Home public, ne se plaint pas des torts qu'on lui fait. Il se les déguise ce semble à lui même, & il a l'orgueilleuse modestie de dire hautement, que ceux qui lui ont été pré-

férés valent mieux que lui, bien qu'il n'en soit rien, & qu'il ne l'ignore pas.

Ménandre, Dignitaire, possède un Cœur à l'épreuve de l'Or & de l'Argent. Il fut toujours insensible à leurs attraits; mais ce que ces Métaux précieux n'ont sù faire, une complaisance servile pour de faux Amis l'a fait. Il a mis en place *Alcandre*, dont les infames débauches lui ont procuré des recommandations.

Théophile, content de son sort, par un trop grand attachement pour la tranquillité, ne postule & ne desire rien qui puisse la troubler. Il craint la foudre qui frappe ordinairement les Têtes les plus élevées; la basse jalousie lui fait peur; les peines l'épouvantent. Vous auriés raison, *Theophile*, de vous consacrer au repos, & de fortifier le penchant que vous avés pour cela, par les considérations qui vous alarment. Vous auriés raison, dis-je, si vous ne teniés pas à la Société; mais songés que vous vous y devés premièrement, & que la crainte d'un malheur ne doit pas vous détourner de vôtre devoir.

Ergaste, qui pourroit donner à l'Etat des Conseillers habiles & vertueux, ne se détermine point sur ces qualités. Un caprice, une bizarrerie, un travers, une Coquette, quelques minauderies, tout le détermine,
hor-

hormis ce qui seul devoit le déterminer; la Capacité & la Vertu.

Cléandre, joint à un Mérite supérieur une illustre Naissance. Il se croit au dessus des Emplois auxquels il lui est permis d'aspirer par sa Condition. Il a pour eux un mépris marqué. Il ne daigne pas les rechercher; il refuseroit même de les prendre, quand on les lui ofiroit. Tout autant vaudroit-il, *Cléandre*, que vous n'eussiez point de Mérite, si vous ternissiez celui que vous avés par le mépris des Emplois, qui lui doneroient un nouvel éclat. Il n'y a véritablement au dessous de nous que le Crime.

Méltor, dans la distribution des honneurs; affecte un grand défintéressement; mais ce n'est que pour en obtenir une plus grande récompense. On vous perce, *Méltor*, & votre défintéressement simulé n'en impose point au Public. Il sert cependant à merveilles vos vûes basses & intéressées. De moitié avec l'Amour propre, ils font croire à celui que vous venés de pourvoir d'un Emploi, qu'il ne le doit qu'à son mérite: ainsi l'honneur que vôtre choix lui fait, il le paie avec profusion.

Cléobule court après les Dignités, avec autant d'ardeur qu'il pourroit le faire après la Félicité. Il ne vous manque, *Cléobule*, il

est vrai , aucune des qualités essentielles pour l'Emploi que vous sollicités ; mais que ne mesurés vous vos empressemens sur le prix des objets ?

Ménalque est fort reconnoissant. Il paie des Deniers publics les Services particuliers qu'on lui a rendus. Toûjours attentif à ses intérêts, il oublie ceux dont il a tout reçu ; mais dont il n'a plus rien à prétendre. Les services présens & ceux qu'il espère encore sont des motifs qui l'animent. Ne comptés que peu ou point sur la réconnoissance de *Ménalque* , s'il n'a plus rien à attendre de vous. N'y comptés pas même , si vous l'avés obligé trop fortement.

Rarement les Homes ont-ils des talens universels : Leur capacité est bornée dans une certaine Sphère d'Art & de Science. Vouloir en sortir, c'est vouloir se donner des ridicules, qui sans cela seroient restés toûjours ensevelis. *Pamphyle* , Orphèvre expert, l'honneur de son Métier, voulant tâter du Militaire, il s'est perdu.

C'est une injustice envers le Public, que de ne lui sacrifier pas ses intérêts particuliers ; elle devient plus criminelle, lors qu'on lui fait supporter la haine qu'on a pour un de ses Individus. *Léandre* Home d'honneur & méritant, demande un Emploi : Il en est le plus digne ; mais il à désobligé, sans qu'il y ait de

de sa faute, le Magistrat *Chryſipe*, & on l'exclut. Pourquoi, *Chryſipe*, faites vous du mal au Public, qui vous paie de ſes Deniers pour lui faire du bien?

Vous êtes vous conſulté, *Alidor*, lors que vous avés aspiré à l'Emploi dont vous avés été pourvû. Le Rang que vous allés occuper vous a ſéduit. Les Emolumens, qui y ſont atachés ont flaté vôtre Orgueil, vôtre Prodigalité ou vôtre Avarice. Vos Talens trop médiocres ont été érigés par vos Paſſions en Talens ſupérieurs. Vous allés vous deſhoner, *Alidor*, & l'Argent que vous allés percevoir, au préjudice d'un plus digne, eſt une ſorte de concuſſion, qui augmentera le nombre de vos injuſtices.

Léonide, ſur qui les recomandations n'ont aucun droit, & que les Présens mêmes ne fauroient ébranler, ſucombe aux Liens du Sang & à des Raiſons de Famille. C'eſt beaucoup trop d'un foible pour mettre en place des Perſones mal-habiles. Ce n'eſt point pour vous, *Léonide*, que vôtre Parent ſera dans les Emplois; ce n'eſt point pour lui non plus : C'eſt pour le Public. Or le plus proche Parent du Public, c'eſt le plus digne.

Télémaque, Home preſqu'unique, a pris dans une bone Education tout ce qu'il faut

pour être Home de bien & Home habile. Il conoit son Mérite, & il fait même qu'il n'est pas si grand qu'on le fait. Il peut se passer des Emplois; mais pour vivre heureux, il ne peut se passer de demander ceux pour lesquels il se sent de la capacité, & du loisir. Il les recherche donc, mais sans indolence, & sans empressement, & toujours par des voies légitimes. Les obtient-il? Il ne néglige rien pour en remplir les devoirs avec une parfaite exactitude. Ne les obtient-il pas? Un plus digne lui aura été préféré; il en sera charmé: Un Egal; il en sera content: Un Inférieur; il pourra s'en plaindre, mais il n'en murmurer pas. Que ne peut-on vous multiplier, *Télémaque*, pour le bonheur de la Société?

Eugène est d'un petit nombre de Magistrats, qui se font remarquer facilement parmi tous les autres. Il ne se croit élevé en Autorité, que pour faire du bien. Il ne confère d'Emploi, qu'au mérite: Toute autre considération quelle qu'elle puisse être ne prend rien sur lui. Ce n'est point assés pour sa Conscience de préférer le plus digne des Postulans; il va jusqu'à déterrer les Gens de mérite où qu'ils soient, & il les élève. La Cabale, ni les menaces, rien ne l'épouvante. De nouvelles Dignités qu'on
lui

lui promet; de riches Récompenses, dont on le flatte; une Fortune même qu'on lui assure, & dont il auroit besoin; rien de tout cela ne sauroit le faire gauchir. Il est au dessus de toutes ces craintes, & de toutes ces espérances, parce qu'il n'est au dessous d'aucune foiblesse.

GENEVE *le 7. Mai*
1743.

O. D. S. D. G.





S U I T E

*Des Extraits de l'Histoire de FREDERIC-GUILLAUME, Roi de Prusse. **

LE Czar PIERRE LE GRAND aiant laissé quelques mille Homes de ses Troupes au Duc *Charles-Leopold de Mecklenbourg*, pour mettre sa Noblesse à la raison, ce Prince s'en servit pour persécuter ses Sujets. L'Empereur & l'Empire firent des instances auprès du Czar, pour qu'il retirât ses Troupes, & nonobstant leur rapel, le Duc *Charles* continua à traiter durement ses Etats. La Noblesse porta ses plaintes aux pieds du Trône Impérial. L'Empereur ecrivit au Duc diverses Lettres exhortatoires, pour le disposer à gouverner les Peuples avec douceur & avec équité. Tout fut inutile; & ce Prince aiant poussé les choses à l'excès, on fut contraint de nommer une Commission Impériale, pour le Gouvernement provisionel du Duché de *Mecklenbourg*. Le Roi de *Prusse*, come Directeur du Cercle de la *Basse-Saxe*; le Roi de la *Grande-Bretagne*, Electeur de *Hanovre*,

* Voyez le dernier Extrait, Journal de Mai 1743. p. 489.

vre; & le Duc de *Brunswick-Wolfenbittel*, furent chargés de soutenir cette Commission, & l'exécuterent, conformément aux Constitutions Impériales.

Le Duc *Charles-Leopold* se retira à *Dantzic*. Son absence, & les fraix immentes de la Commission, firent juger à l'Empereur qu'il convenoit de doner un Administrateur au *Mecklenbourg*. S. M. I. communiqua son dessein aux Princes chargés de la Commission. Le Roi de *Prusse* fut le seul qui l'approuva : Il crût qu'un Administrateur rameneroit les Esprits, que le Duc avoit aliénés, & qu'il rétabliroit la tranquillité. L'Empereur vit avec beaucoup de satisfaction que nôtre Monarque approuva ses arrangemens, & qu'il voulut concourir à maintenir l'Administration provisionelle, ou, en cas de nécessité, la Commission Impériale, conformément aux Décrets de l'Empire. S. M. I. en marqua sa sensibilité au Roi dans ses Lettres, & Elle y exhaltoit le zèle d'un vrai Patriote de l'Empire, que S. M. avoit fait paroître.

Le Roi de *Prusse* manifesta aussi la droiture de ses intentions, en écrivant au Duc *Charles-Leopold* Sa Lettre est du 20. Août 1729. Il dit à ce Prince : *Qu'il est touché de son état, & qu'il voudroit contribuer à le faire changer; mais qu'il ne pouvoit conseiller ni sou-*

soutenir S. A. S. que conformément aux Constitutions de l'Empire : Que n'y aiant aucun moïen d'améliorer ses Affaires, il ne lui restoit que la soumission aux Ordonances de l'Empereur, & des assurances à sa Noblesse & à ses Sujets, qu'Elle ne les traiteroit pas avec la rigueur dont Elle les avoit menacés; qu'il devoit penser à liquider les fraix de l'exécution; qu'après ces Préliminaires S. A. pourroit trouver quelque adoucissement au Jugement contumace rendu contre Elle par le Conseil Aulique; & en un mot que sa soumission étoit le seul moïen de redresser ses Affaires. Dans ce cas S. M. lui ofroit ses bons Ofices, pour lui faire obtenir un Acomodement favorable.

Une seconde Lettre, que le Roi de Prusse écrivit encore huit jours apres au Duc de *Mecklenbourg*, au sujet de l'Administration provisionnelle de ce Duché, que S. M. Pr. étoit chargée d'établir, fut aussi inutile que la première. Le Duc, loin de vouloir se soumettre aux Décrets de l'Empire, & suivre les Conseils amiables que le Roi lui donoit, fit diverses tentatives, pour rentrer dans la possession de ses Etats; ainsi le Duc *Chrétien Louis* son Frère fut élu Administrateur. La conduite du Roi dans cette Affaire délicate, lui est des plus glorieuses. On y remarque son amour pour l'Ordre & la Justice dans le soutien des Décrets de l'Empire,

pire, & on voit dans ses Lettres la sincérité & son affection envers le Duc *Charles Leopold*.

Au commencement de 1730. la Reine de *Prusse* fut ataquée d'une Maladie très sérieuse. Les Peuples, au bonheur desquels cette incomparable Princesse s'est toujours intéressée, en furent alarmés; mais son rétablissement fut accordé à leurs Vœux.

Le 18. Février, le Roi de *Prusse* se rendit inopinément à *Dresde*, dans le tems que le Roi de *Pologne* célébroit la Fête du Mariage de la Comtesse de *Cosel* sa Fille naturelle, avec le Comte de *Moschinski*. Ce Monarque étant arrivé vers les 11. heures du soir, dans cette Capitale de *Saxe*, se rendit au Palais, dans le Carosse du Comte de *Truchses* son Ministre, couvert d'un *Domino* & masqué. Il fit le tour des Tables, & s'étant arrêté derrière le Fauteuil du Roi de *Pologne*, il se démasqua. Quelle ne fut pas la surprise & la joie de S. M. Pol. Elle remercia le Roi de Pr. de l'avoir surpris si agréablement. Les deux Rois s'embrassèrent avec beaucoup de tendresse. De nouvelles Fêtes & des plus magnifiques se firent à l'occasion de cette entrevue. La Cour avoit tiré au fort pour représenter diverses Professions. Celle de Péletier étoit échüe au Roi de *Pologne*. Le Prince Roïal & la Princesse étoient l'Hôte & l'Hôte

tesse du Logis. Toutes ces Fêtes amusantes & brillantes en même tems, durèrent jusques au départ du Roi de *Prusse*, qui fut le 23. à quatre heures du matin.

Environ deux Mois après, le Roi de Prusse fut informé qu'un Théologien Luthérien avoit fait imprimer à *Jenna* un Libelle contre les Réformés. Il avoit pour titre: *Préparatifs des Evangeliques Luthériens pour la célébration du 2me Jubilé de la Confession d'Augsbourg*, & contenoit diverses Propositions ridicules, malignes & calomnieuses. S. M. toujours attentive à la Paix de l'Eglise, porta ses plaintes d'un pareil attentat au Duc de *Saxe Weimar*, de qui *Jenna* dépend. Il lui fit conoitre ses justes Sujets de mécontentement. Ce Livre avoit été imprimé avec l'Aprobation du Consistoire, nonobstant que les Evangeliques Réformés y fussent ataqués avec beaucoup d'aigreur, & que l'on prétendit les exclure de la Confession d'*Augsbourg*. Il fit sentir que tout Ecrit difamatoire est contraire au Christianisme & aux Constitutions de l'Empire; que des Calomnies, telles que celles qui étoient répandues dans cet Ouvrage, ne devoient point être permises parmi les Evangeliques; & qu'il ne doutoit point que S. A. n'en fit une juste punition.

Le Duc de *Saxe Weimar* répondit au
Roi:

Roi: *Que loin d'approuver de pareilles injures, il les avoit expressement défendues dans une Ordonnance particulière; qu'ayant fait les recherches convenables, il avoit appris que le Consistoire Suprême n'avoit vu que le Titre de cet Ouvrage, & que l'Auteur avoit abusé de sa permission; qu'on l'avoit fait comparoitre devant ses Juges naturels, où il avoit été sévèrement reprimandé &c.*

Cette même Année le Roi de Pologne invita le Roi de Prusse à une Fête Militaire, qu'il vouloit donner à la Plaine de *Mühlberg*, petite Ville du Marquisat de *Misnie*: Plaine, qui a deux milles de longueur sur une de largeur. Et come les Fêtes qui s'y donèrent & le Camp qui y fut assemblé étaloient tout ce que la magnificence de nôtre Siccle a pû produire de plus distingué & de plus somptueux, en ce genre, le Lecteur ne sera pas fâché, que l'on entre à cette occasion dans quelque détail.

L'Armée étoit composée de 20000. Hommes d'Infanterie & de 10000. de Cavalerie. Le Camp fut divisé en deux Lignes, dont chacune comprenoit la moitié de l'Armée: Elles occupoient toute la largeur de la Plaine. La Cavalerie étoit placée sur les deux Ailes & l'Artillerie au Centre.

Du

Du côté de l'Aile droite étoit le Palais du Velt Maréchal de *Wackerbarth*, & les Tentes de ses Officiers. Le Quartier du Roi étoit à un quart de lieüe de distance, & situé sur une hauteur. Les Généraux avoient leurs Quartiers dans le Bourg de *Zeithayn*, & les Etrangers logeoient dans les Villages aux environs du Camp. Les extrémités du Camp étoient terminées par des Piramides de 36. pieds, très bien taillées & avec divers Ornemens.

Les Comédiens & les Musiciens du Roi logeoient dans un Village, à trois quarts de lieües du Palais de S. M. auprès duquel on avoit bâti une Maison où il y avoit tous les soirs Comédie & Concert. On voïoit sur l'*Elbe* une petite Flote de 30. Bâtimens qui servoient à apporter de *Dresde* tout ce qui étoit nécessaire. On avoit aussi construit sur cette Rivière trois Ponts volans, d'où l'on tira le Jour de St. Jean un Feu d'Artifice extraordinaire, que les deux Rois virent du Pavillon de S. M. Polonoise. Ce Bâtiment étoit magnifique, d'une vaste étendue, & richement meublé. Plus de cent Tentes très belles & occupées par les Officiers de la Cour l'enviroñoient, & il y en avoit 20. dans lesquelles on tenoit tous les jours Table ouverte. Le Quartier du Roi de *Pruſſe* & du Prince
 Roial

Roi son Fils étoit à cent pas de celui de S. M. Polonoise, & sa Garde étoit composée de Janissaires & de Grands Grenadiers. Les Princes d'*Anhalt* & de *Bevern* logeoient dans le même Quartier. Les Avenües qui conduisoient aux Quartiers Roiaux étoient éclairées la nuit par de grandes Lanternes. Les Cadets, les Gentils homes, & les Compagnies libres campoient au côté droit du Quartier du Roi de *Pologne*; & les Janissaires, les Spahis, & les Cosaques au côté gauche.

Entre les diférens Corps de Troupes de la Maison du Roi de *Pologne*, celui des Chevaliers-Gardes étoit le plus considérable. Il a été formé sur l'idée des Mousquetaires de la Garde du Roi de *France*. Il est composé de Gentils-homes & d'Officiers. Tous étoient bien montés. Leurs Habits d'écarlate richement galonnés, avec des Paremens bleus, étoient neufs, de même que tout leur Equipage. Ils portoient sur la poitrine une Etoile bleüe en broderie, & sur le dos l'Etoile & l'Ordre du Roi.

Les Grands Mousquetaires étoient pareillement vêtus très proprement, ainsi que les Grenadiers à cheval, dont les Justaucorps étoient de très belle écarlate, & les Vestes de fin Drap jaune; les Manches à la Romaine; & leurs Bonets si chargés d'Argent

qu'ils paroissent maffifs. Le reste de la Cavalerie consistant en Dragons & en Cuirassiers, étoit propre & lesté à proportion ; sur tout le Régiment des Gardes du Corps, composé d'Hommes choisis, dont l'Habille-ment étoit cramoisi & bleu mourant avec de grands Galons d'Or.

L'Infanterie ne le cédoit point à la Cavalerie, en propreté & en magnificence. Le Régiment des Grenadiers de *Rutowski* se distinguoit par la grandeur des Hommes, & par les Habits, qui étoient couleur de Citron, galonnés d'Argent, avec des Paremens d'un rouge clair. Les Régimens d'Artillerie avoient des Tambours d'une grandeur extraordinaire : Ils étoient sur un Chariot attelé à quatre Chevaux. Le Conducteur étoit un *Suédois* de 8. pieds de haut, dont le Roi de *Suède* avoit fait présent au Roi de *Pologne*. Il étoit accompagné dans son Char d'un petit Nain More : Ce qui faisoit un contraste réjouissant. Les Régimens de Fusiliers & de Canoniers étoient aussi dans le plus bel Ordre, & en général toute l'Armée, qui étoit habillée de neuf, faisoit le plus bel effet que l'on pût desirer.

Il y avoit des Troupes, qui campoient séparément : C'étoit les Janissaires, les Spahis, les Compagnies libres, & les Cadets. Les *Janissaires* tormoient un des beaux Corps
de

de l'Armée. Leurs Habits, leurs Armes, leur Musique, tout imitoit parfaitement les Troupes Ottomanes qui portent ce nom. Les *Spahis* étoient très bien montés & représentoient parfaitement le Corps de Cavalerie Turque, dont ils avoient l'Habit. Les Cadets étoient de jeunes Gentils-homes de bone mine, vêtus d'écarlate, galonés d'Argent : Les Armes du Roi étoient émaillées sur leurs Bandoulières, & leurs Epées étoient d'Argent massif. Les Heiduques & les Porteurs étoient en Habits de Satin galonés d'Argent.

Le Roi de *Pologne* étoit toujours accompagné par huit Homes, habillés come des Heiduques, mais en Ecarlate fine ; leur regard étoit doux & agréable. Le Roi de Prusse, d'un autre côté, étoit accompagné de 8. Homes d'un air féroce, vêtus en Bachas, avec des Soutanes d'une Etofe jaune brodée en Argent. En un mot, on ne vit jamais une magnificence d'aussi bon goût & aussi générale, ni un Camp aussi brillant.

L'Armée s'étant trouvée en état de paroître, le Roi de *Pologne*, qui s'étoit rendu de *Leipfig* au Camp, fit ranger ces Troupes en Bataille le 28. Mai. Le Marquis de *Monti*, Ambassadeur de *France*, qui étoit allé prendre congé de S. M. pour aller à sa Cour, les trouva très belles & des mieux

équipées. Le même jour, ce Prince dépêcha le Général *Plug* pour aller à la rencontre du Roi de Prusse: Il étoit chargé de témoigner à S. M. Pr. la joie que le Roi de Pologne ressentoit de sa prochaine arrivée, & de le remercier de l'avoir choisi pour être Parain du Prince dont la Reine étoit accouchée le 23. & qui fut nommé AUGUSTE FERDINAND.

Le Roi de *Pologne* alla le 30. à la rencontre du Roi de *Prusse* jusques à *Goritsch*. Ce Prince s'étant levé le 31 de grand matin, se rendit sous une Tente à demi ouverte, qui étoit dressée sur le grand chemin de *Cosdorf*, où S. M. Pr. avoit passé la nuit. Vers les 8. heures, on vit paroître le Roi de Prusse à cheval, suivi de plusieurs Princes, Généraux & autres Officiers distingués, au nombre de 160. Le Roi de *Pologne* s'avança une vingtaine de pas au devant du Roi de Prusse, qui de son côté mit pié à terre, & vint embrasser le Roi de *Pologne*. Après les Politesses réciproques, les deux Rois entrèrent dans la Tente, où il y avoit une Table magnifiquement servie. L. M. L. A R. & les principaux Seigneurs s'y placèrent. Peu après les Chevaux de main de S. M. Pol les Carosses, & quantité de Voitures magnifiques, attelées à six Chevaux, defilerent devant la Tente. Les deux
Rois

Rois montèrent dans une Calèche, & arrivèrent à 10. heures au Quartier de S. M. Polonoise.

Le 1. Juin fut le jour de la grande Revüe. L'Armée étoit rangée en Bataille sur deux Lignes, aiant à la tête le Prince Roïal de Pologne, & le Velt Maréchal Comte de *Wackerbarth*. Les deux Rois, acompagnés du Prince Roïal de Prusse, & des Princes & Seigneurs de leur Suite, passèrent le long des deux Lignes, & furent salués par tout en la manière acoutumée. Etant retournés dans leurs Tentes, 24. grosses Pièces de Canon comencèrent le Salut, qui fut continué par 48. Pièces de Campagne, rangées entre les intervalles des Bataillons, & suivi de la Mousqueterie. Ce qui fut réitéré trois fois. Après quoi toute l'Armée passa devant les Tentes de L. M. & rentra ensuite dans son Camp.

Le 2. fut un jour de repos pour les Troupes. Les deux Rois dinèrent ensemble, & il y eut Comédie. Dans la suite les Troupes eurent toujourns alternativement un jour de repos, & ce jour là étoit destiné à d'autres Divertissemens, tels que la Comédie, la Musique, & les Bals.

Le 3. les Dragons firent diverses marches, exercices & manœuvres à cheval & à pié. Ils pratiquèrent la nouvelle manière de cou-

pler les Chevaux ; chaque Régiment fort droit de son rang , & formant d'abord les Bataillons de front , couvre par là ses Chevaux.

Le 5. la Cavalerie fit ses Exercices. Elle marcha en quatre Colones vers le Pavillon Roïal , où elle se forma sur deux Lignes, Elle fit plusieurs évolutions , marches , attaques &c. , qui finirent par un quarré qu'elle forma, & elle rentra ensuite dans le Camp sur une Colone.

Les deux Rois s'étant trouvés incomodés d'une Fluxion , les jours suivans , l'exercice de l'Infanterie ne se fit que le 10. Ce jour là , elle forma un quarré près du Pavillon Roïal , dont les deux Rois firent le tour. Ils virent ensuite faire le maniment des Armes , & différentes manières de charger l'Ennemi , par rangs , par pelotons , par demi divisions , par divisions , & par haïes. Les Grenadiers jettèrent quantité de Grenades vers le milieu du Quarré. L'Infanterie fit ensuite le Feu de chaine , le Feu coulant , & trois Décharges générales de tout le Quarré.

Le 11. le Roi de *Prusse* entendit le Sermon au Quartier du Velt-Marêchal Comte de *Wackerbart*. Ce Général donna magnifiquement à dîner au Prince Roïal de *Prusse*.

L'Artillerie fit l'exercice le 12. On rangea 48 Pièces de Campagne sur six Lignes, & le Canon fut réparti en huit Brigades. Ce Corps se mit ensuite en marche sur six Colones vers le Pavillon Roïal, où il se mit en Bataille sur six Lignes, & fit ses exercices avec un Art admirable.

Le 13. les Lanciers s'exercèrent. Ils étoient composés des six Escadrons des Gardes du Corps, armés de Cuirasses, de Casques & de Lances; & on y avoit joint cinq Bataillons de Grenadiers ou Gardes à pié. Ils firent différentes manoeuvres, & plusieurs attaques, marches & contremarches qui satisfirent extrêmement les Spectateurs. Les Hussars Polonois; armés de Cuirasses & de Casques, coururent aussi la Bague.

Le 15. toute l'Armée fit plusieurs marches, contremarches, mouvemens & autres manoeuvres, par Colones, chargeant en avançant & en se retirant &c.

Le 17. l'Armée fit ses exercices par Phalanges. Elle se forma d'abord sur sept Lignes & marcha en trois Phalanges vers le Pavillon Roïal, où aiant formé trois triangles de chaque Phalange, elle fit le Feu serpentant. Après diverses autres manoeuvres, elle fit sa Retraite par les intervalles vers le Camp.

Le 19. l'Armée fit ses mouvemens par quarez, & fit le Feu de haïe. Elle forma ensuite un grand carré, & fit le feu coulant. La Cavalerie fortit du carré, marcha vers un Bois, d'où elle vint attaquer l'Infanterie, qui avoit formé un carré long. La Cavalerie fut repoussée; mais elle revint peu après attaquer de deux côtés l'Infanterie, qui avoit formé un autre carré. Celle ci se défendit par un Feu continüel, & se retira à la fin vers un Village qu'on avoit fait couvrir par un Bataillon de Grenadiers, pour assurer sa retraite.

Le 21. on fit les Manœuvres du Passage d'une Rivière & de l'attaque d'un Retranchement. Le Général *Bauditz*, avec une partie de l'Armée passa l'Elbe à la pointe du jour, sur des Ponts qu'on avoit construit. Il se plaça dans des Valons qui le mettoient à couvert, d'où il donna de fausses alarmes, pour attirer le reste de l'Armée, qui étoit sous les Ordres du Comte de *Wackerbarth*. Une petite Flote, sur laquelle on avoit embarqué des Troupes avec 132. Pièces de Canon, fit la même chose le long de la Rivière. Elle fit sauter en l'air une partie d'un Pont qu'elle trouva sur son passage; elle se rangea vers un endroit nommé *Groëbt*, où elle débarqua son monde, pour favoriser le passage du Général

Bau-

Bauditz. Il repassa la Rivière l'après midi sur un Pont de Bateaux, & fit élever un Retranchement, pour couvrir ses Troupes. Elles furent soutenües de la petite Flote & d'une Bateria de 36. Pièces de Canon, placée de l'autre côté de la Rivière sur une hauteur, que les deux Rois avoient choisie pour ce Spectacle. Le Velt Maréchal de *Wackerbarth* acourut d'abord aux fausses alarmes; mais aiant appris le véritable lieu du passage du Général *Bauditz*, il se mit en marche de ce côté là sur deux Colonnes. Vers le soir il forma ses Atagues: Il y eut un feu continüé de part & d'autre, tant des Canons que de la Mousqueterie. La Nuit les sépara, & l'Armée rentra dans le Camp.

Le Margrave régnant de *Brandebourg-Anspach*, Gendre du Roi de Prusse, arriva au Camp. On donna ce jour là un Spectacle des plus éclatans. On représenta une Bataille dans les formes. Le Comte de *Wackerbarth*, sous les Ordres du Prince Roïal de *Pologne*, eut le Comandement d'une partie de l'Armée, contre le Prince *Jean Adolphe de Weisfels*, qui comandoit l'autre. Dès que ces deux Armées furent à la distance de mille pas, on fit jouër le Canon; & s'étant approchée à 300. pas, l'Infanterie comença à faire feu, en s'avançant jusques à 60. pas.

Après

Après différentes Attaques de la Cavalerie; l'Armée du Velt Maréchal de *Wackerbarth* plia; mais étant soutenüe par la seconde Ligue, elle repoussa le Duc de *Weissenfels* jusques près d'un bois, où le Combat recommença. Enfin l'Armée de ce dernier fut mise en déroute. En se retirant dans le Bois, sa Cavalerie fut coupée; ce qui lui fit former un Crochet sur chaque Aile, pour se battre en retraite, & se retirer plus avant dans le Bois. Le Roi de *Pologne* dans cette déroute, tomba avec six Escadroos dans le flanc de la gauche des Ennemis, & fit Prisonnier un Escadron. L'Artillerie tira jusques à 9000. coups.

Le 24 on tira le Feu d'Artifice sur l'Elbe, qui fut un des plus superbes que l'on eut vü. Le Bucentaure parût ensuite sur la Rivière, avec une Flotille de 15. Vaisseaux, tous illuminez & ornez de leurs Banderolles. La Fête dura jusques à 4. heures du matin. Le 25. on célébra au Camp le Jubilé de la Confession d'*Augsbourg*. Le 26. toute l'Armée fut magnifiquement traitée. Le 27. les deux Rois s'embarquèrent sur la Flotille & descendirent sur l'Elbe jusques à *Leuchtenbourg* où ils couchèrent. Le 28. les Divertissemens furent terminés par une grande Chasse, où on tua 1100. Pièces de Gibier, tant Cerfs, que Biches, Chevreuils &

& Sangliers. Après la Chasse, on servit plusieurs Tables pour les Seigneurs & Dames qui avoient été de cette Partie. Les deux Rois se séparèrent avec les plus grandes marques d'amitié & de tendresse, & des assurances d'une Union inviolable.

Le Roi de Prusse fit de riches Présens à Mr. *de Bruhl*, Grand-Maître de la Garderobe du Roi de Pologne, & lui conféra l'Ordre de l'Aigle noir. Il donna aussi à diverses Persones de distinction plusieurs Médailles d'Or, dont quelques unes valoient jusques à 150. Ducats. Il fit distribuer 70000. Florins à l'Armée, & 30000. aux Officiers de la Cour; & il conféra l'Ordre de la Générosité * à plusieurs Officiers Saxons. Le Roi de Pologne fit présent au Roi de Prusse du Suédois qu'il avoit à son service, & qui avoit huit pieds de haut.

Au reste le Camp de *Mühlberg* surpassa tous ceux qui l'avoient précédé, & même celui de *Compiègne*, dans lequel *Louis XIV.* avoit fait éclater sa magnificence, sur la fin du Siècle passé. A l'occasion de ce dernier, un Historien fait cette Remarque : *Ce fut pour la première fois que l'on vit convertir en Jeux & en Plaisirs ce qui avoit fait le malheur de tant de Provinces.* Cette Réflexion n'est pas

* L'Ordre de la Générosité a été institué en 1685. par FREDRIC I. alors Prince Electoral de Brandebourg.

pas des plus heureuses. Un Suisse, qui apporte en naissant, une noble Passion pour les Armes, ne pensera pas de même. Sa Nation leur doit la Liberté dont elle jouit & le bonheur de ses Provinces. Aussi les Armes entrent-elles toujours dans ses plaisirs, & font elles partie de tous ses divertissemens. Les Noces, les Fêtes, les Réjouissances particulières & publiques en font illustrées, avec tous les sentimens que la Joie la plus pure & la plus innocente peut inspirer.

Arrêtons nous encore un moment sur la magnificence du Camp de *Mühlberg*. Une Flote & une Armée paroissoient en même tems: La richesse des Uniformes & des Equipages étoit sans exemple: L'Infanterie, la Cavalerie, les Armes, l'Artillerie, tout formoit un aspect des plus brillans: La Manœuvre & les Opérations de la Flote & de l'Armée étoient des Chefs d'œuvres de l'Art militaire: Les variations, les différences, les nouveautés dans les mouvemens & dans les commandemens qui se succédoient, éfaçoient ce qui avoit précédé & épuisoient la Science des plus grands Généraux: L'Abondance, l'Opulence, les Fêtes, les Spectacles, la Symphonie flatoient au suprême degré l'œil, le goût & les oreilles: Et ce qu'il y avoit encore de plus grand & de plus pompeux, c'étoit

c'étoit la présence de deux Grands Rois, pour le plaisir desquels ce Divertissement avoit été inventé.

Mais ces Monarques nez, nourris & élevez dans la splendeur du Trône, pouvoient-ils être frapés de ce qui causoit l'admiration de tant de Spectateurs ? Nullement. Un autre Objet, un Objet sublime, auquel le Vulgaire ne done pas beaucoup d'attention, faisoit agréablement l'Esprit de ces deux Grands Rois. C'est l'Ordre. L'Or, l'Argent, les Richesses, qui brilloient de tous côtés, n'étoient que de simples Accidens. Dans l'inimitable & impénétrable Harmonie de la Nature, ce n'est pas le coloris, la grandeur, la figure, la rareté, le prix, ni l'éclat extérieur des Corps qui en font la beauté; mais c'est l'arrangement qu'il y a entr'eux & celui de leurs parties, qui en constitue le merveilleux. Entre tous les Corps qui se forment pour soutenir l'Harmonie du Genre-Humain, un Corps d'Armée est le plus parfait & le mieux concerté. Les moïens y sont à tous égards proportionés à leurs fins: La force & les règles se soutiennent réciproquement: La rigidité de la Discipline en général, & les Loix de la conduite particulière d'un chacun s'y rencontrent nécessairement: Le Commandement est acompagné de l'exécution &

& de l'obéissance ; & trente Mille Ames n'en font qu'une. N'est-ce pas là l'Ordre dans toutes les perfections, & ne doit-on pas regarder avec beaucoup de considération tous ceux qui excellent dans l'Art Militaire ? Un grand Capitaine & un bon Général, ne peuvent être tels que par les justes & favorables dispositions de leur Esprit & de leur Cœur ; & ce sont de riches présens de la Nature. Le Camp de *Mühlberg*, non seulement par sa somptuosité, mais sur tout par l'Ordre qui y régnoit, étoit donc un Divertissement & un Spectacle vraiment Roïal, & le seul capable de devenir nécessairement & naturellement le sujet des plaisirs de deux grands Monarques.

Neuchâtel.

E. M*****





L'ILLUSTRE MALHEUREUX,

Histoire Galante & Tragique.

LEs Retraites les plus écartées du Commerce du Grand Monde, ne sont pas toujours des Aziles bien assurés contre les Ecueils de l'Honneur, & de la Foi conjugale. L'Humanité porte inséparablement avec elle ses Desirs & ses Penchans. Elle n'est jamais dépouillée de cette funeste semence, qui fait ses Voluptés pour son malheur, & son Martire pour sa misère. Par tout elle a à combattre la tyrannie de son Empire; par tout elle est conséquemment en bute à la merci de ses mouvemens éfrénés. Aussi le séjour des Campagnes, des Déserts même, n'est il qu'une bien foible ressource contre les atteintes des Passions & de leurs intrigues. Les occasions à-la-vérité y sont peu fréquentes: N'importe; elles y sont d'autant plus à craindre, qu'elles se présentent moins fréquemment. C'est précisément parce qu'on n'y est pas à portée de se familiariser avec leur danger, * que leur danger y est presque
tou-

* Ab assuetis non fit passio.

toûjours suivi de la défaite d'un Cœur livré à lui même. Et tel Objet, qui exciteroit les mépris d'une Personne de goût & de sentimens, sur le brillant Théâtre des Cercles & des Assemblées, devient le glorieux Vainqueur de son indifférence & de sa vertu; parce qu'elle n'a que ce seul moïen d'apaiser le secret dépit de ne point voir & d'être ignorée.

La Tragique Histoire, qu'on expose ici au grand jour, ne vérifie que trop ce dernier excès de l'aveuglement & de la honte du Sexe. On trouvera sans doute qu'elle est susceptible des traits les plus sublimes & les plus touchans. Les Vices & les Vertus y jouënt alternativement leur grand Rôle, & elle ne peut que faire de grandes impressions sur le Lecteur. On ne juge pas nécessaire de le prévenir sur sa vérité; il comprendra bien qu'elle doit être réelle. On croit pourtant devoir l'avertir que l'Auteur la tient de très bon lieu, qu'il a été particulièrement uni avec les Familles qu'elle regarde; & que s'il la donne sous des Noms empruntés, c'est uniquement par respect pour des Maisons illustrées où la Noblesse, la Valeur, & le Mérite ont brillé & brillent depuis plusieurs Siecles, avec beaucoup de distinction.

Alidor étoit issu d'une des plus Nobles
Fa-

Familles du *Languedoc*. Il y avoit plus de deux cents ans que la Porte de *Maltbe* étoit ouverte à ses Ancêtres, lors qu'il vint au Monde. Deux de ses Oncles spécialement, qui avoient obtenu chacun une des grandes Comanderies de ce fameux Ordre, s'étoient signalés par les plus magnanimes Exploits, sur Terre & sur Mer; & il auroit été destiné lui même à soutenir leur haute réputation s'il n'eut été Fils unique.

Son Père, qui se voïoit revivre en lui seul; & qui apercevoit dans ce cher Enfant des dispositions très heureuses, n'oublia rien pour les bien cultiver. Etre Gentilhomme n'étoit pas pour lui un Apanage critique. Sa Noblesse étoit soutenüe par de grands Biens. Et come il n'étoit pas un de ces Avarès dénaturés, qui aiment mieux acumuler leurs Richesses, que de faire élever leurs Enfans; il ne ménagea, pour l'Education du sien, ni les soins, ni la dépense.

Bien qu'*Alidor* fut venü au Monde à la Campagne, dans le Marquisat de **, Terre où son Père avoit fixé depuis plus de dix ans sa demeure; il ne manqua pas de secours, pour que son Enfance même fût mise à profit. A l'âge de quatre ans & demi, il eut le bonheur d'être mis entre les mains d'un des plus excellens Précepteurs qu'on eût pû espérer de lui procurer dans les plus

savantes Villes du Roiaume. Un de ces Homes savans, polis, & de bones Mœurs, qui soit un Trésor pour la Jeunesse, cherchoit depuis quelque tems à se dérober au tumulte embarrassant des grandes Villes, pour aller goûter les Douceurs d'une Vie retirée pendant le reste de ses jours. Le Marquis de **, en étant informé, emploie auprès de lui ses prières & ses ofres. Il lui parle de son Fils, le prie de venir le voir, lui propose de lui faire un parti aussi avantageux qu'il pourroit le prétendre, & le détermine à l'accepter.

Alidor passa huit années consécutives sous cet habile Conducteur, & ses progrès ne démentirent pas l'attente qu'on s'en étoit formée. Son Père, qui atendoit avec impatience l'instant auquel il pût envoier son Fils aux Exercices, le voiant enfin heureusement arrivé, apella un Jour son Précepteur dans son Cabinet & lui parla ainsi. „ Je fais , „ *Monsieur* , que les obligations que je vous „ ai , sont asses pressantes pour devoir vous „ en marquer toute ma vie une vive gra- „ titude. Je ne saurois craindre aussi que „ vous puissés me reprocher de n'y avoir „ pas toujours répondu come vous le mé- „ rités. Mon intention n'est certainement „ pas de borner ma reconnoissance aux „ marques que je vous en ai doné jusques

„ ici : Quand vous voudriés discontinuer
 „ de veiller à la conduite de mon Fils , je
 „ me trouverois heureux de contribuer tou-
 „ jours à l'établissement de vôte fortune.
 „ Mais je me flate que vous ne voudrés
 „ point m'abandoner lors que j'ai le plus
 „ besoin de vous. Je compte donc que
 „ malgré le dessein qui vous a attiré chés
 „ moi , vous accepterés la proposition que
 „ je vais vous faire. *Alidor* a pour vous
 „ autant de tendresse que de respect. Vous
 „ vous êtes concilié à la fois sa docilité &
 „ sa confiance. Je suis pleinement con-
 „ vaincu qu'il ne profitera jamais tant q e
 „ lors qu'il sera sous vos yeux. Il faut ,
 „ *Monsieur* , perfectioner vôte ouvrage Il
 „ faut s'il vous plait aller demeurer a *Tou-*
 „ *louse* avec lui. C'est encore six ans que
 „ je vous demande. Durant cet espace de
 „ tems , mon Fils achevera ses Etudes , il
 „ apprendra la Musique , à faire des Armes ,
 „ à danser , à monter à cheval , & tout ce
 „ qui est nécessaire à un jeune Home de
 „ sa Condition. Après cela , je ne saurois
 „ gouter un plaisir plus véritable que de
 „ vous revoir chés moi ; & vous pouvés
 „ vous promettre que vous y ferés regar-
 „ dé come si vous étiés de ma Famille : On
 „ fait comunément quelle est la Ville où le
 „ Marquis de ** vouloit envoier son Fils. La

fondeur du savoir, le goût des belles Lettres, la noblesse des sentimens, une politesse dépouillée de toute affectation & de toute gêne, y sont autant en vigueur qu'en toute autre Ville de France; & l'on peut dire sans prévention que c'est, pour former les jeunes Gens, un des plus célèbres lieux de l'Europe. Le jeune *Alidor* se fit bientôt remarquer entre les jeunes Seigneurs qui étoient à cette illustre Ecole. Un Génie supérieur, une pénétration extraordinaire, une mémoire prodigieuse, lui rendoient les choses les plus difficiles, aisées à comprendre & à retenir; & une adresse naturelle, jointe à beaucoup de belle grace lui firent bientôt surpasser ceux même de ses Emules qui fréquentoient les Académies long tems avant lui. Malgré ces rapides succès, il étoit doux, affable, complaisant, & modeste jusqu'à ne pouvoir supporter le moindre Eloge. Il étoit uniquement occupé à ses divers Exercices & ne se communiquoit qu'autant que la bienséance ne lui permettoit pas de s'en dispenser. Il ne sortoit jamais qu'avec son Gouverneur, qu'il apelloit son *Mentor*; & leur conversation rouloit continuellement ou sur les Sciences, ou sur les beaux Arts, ou sur les Règles du savoir vivre. Il eu raisonoit en Homme conforme; & il est certain qu'au bout du terme

qu

qui lui étoit fixé pour son Education, c'étoit un Cavalier des plus aimables, & des plus accomplis.

A juger des effets des Qualités héroïques, par l'impression qu'elles devoient toujours faire sur des Etres raisonnables, il seroit mal aisé de craindre pour *Alidor*, tel qu'il est dépeint, quelque triste échec du chimérique Point d'honneur du Monde. Cependant, il n'est que trop vrai, ces mêmes Qualités lui suscitèrent des Ennemis bien à craindre; & son rare Mérite fût l'instrument inopiné d'une Afaire où il devoit vraisemblablement échoüer. Cette fatale Epoque n'a aucune relation avec l'Evénement qu'on a ici spécialement en vüe. On pourroit la supprimer, come on en supprime bien d'autres, sans préjudicier au fonds du sujet. Mais il n'est peut-être pas hors de propos de faire conoitre son Héros dans toutes ses belles parties. Dailleurs il sera toujours bon de prévenir par des exemples frapans la Jeunesse trop éfrénée, contre les funestes suites de ses égaremens.

Alidor étoit très bien acueilli chés Mr. de *** Président à Mortier du Parlement de *Toulouse*, à qui il étoit même aparenté par sa Mére. Aïant été compris dans une brillante Partie de Campagne, que ce Seigneur donoit à ses Parens & à ses Amis;

il s'y distingua d'une manière à se concilier des applaudissemens extraordinaires; & sans hiperbole, une des plus agréables occupations des Convives fût de fixer leur admiration sur lui. Principalement les deux Filles du Président ne pouvoient se lasser de lui donner des loüanges. Elles avoient un goût fin, délicat; elles étoient aimables, & deux jeunes Barons se flatoient de leur avoir appris qu'elles étoient capables d'aimer. Tous leurs soins, tous leurs Eloges, & peut-être tout leur cœur étoient cependant, en présence même des Interesses, pour *Alidor*.

Vous êtes bien distrait, *Mon cher Cousin*; lui dit l'Ainée de ces charmantes Demoiselles, dans un moment où il étoit devenu assés rêveur, durant un somptueux Repas: Savés vous que vous nous êtes comptable de tous les instans que vôtre sérieux nous enlève? Si nous vous conoissions moins, nous serions tentés de croire que la mauvaise chère nous a tout à coup ravi vôtre belle humeur. En vérité si elle ne revient bien vite, préparés vous à une guerre ouverte, dont vous ne sortirés assurément pas indomptab'e. Je ne fais même pas trop si je dois être indulgente jusqu'à vous pardonner d'avoir été distrait, à cette seule condition que vous ne devez plus l'être; & je suis déjà en droit d'exiger, je vous

en avertis , que vous révéliés tout de suite le sujet de vôtre distraction. Vous vous alarmés , *Mon cher Cousin* , ajouta-t'elle avec un souris plein de grâces : Ah ! Vous êtes mal dans vos affaires. Attendés : Ne vous troubles pas : le suis assés bone pour éluder du moins vôtre suplice. Mais réparés incontinent vôtre faute , en satisfaisant le desir que nous avons tous de vous entendre chanter.

Il est certain qu'*Alidor* n'avoit jamais regardé Mlle de *** que come une Parente digne de toute son amitié , & qu'elle ne lui avoit jamais inspiré d'autres sentimens que ceux de la plus parfaite estime. Cependant il fut ravi de sa brillante faillie ; & l'envisageant d'abord come une source d'amusemens pour tout le reste du jour , il se défendit d'une manière également spirituelle & propre à la réüffite de son dessein. Au reste , *ajouta t'il* , je ne voudrois certainement pas être impuni , si j'avois mérité en éfet vos reproches. Mais j'aperçois bien le motif qui m'a fait ainsi lutiner. C'est du chant que vous voulés ; & bien vous en aurés , *Ma chère Cousine*. Je vous promets encore plus : Vous allez en avoir sans me le faire dire deux fois. Je n'ignore pas combien est sensée la Critique d'un des plus célèbres Poëtes Liriques. * Je vais donc
vous

*. Nolunt cantare rogati.

vous obéir : Ecoutés seulement come j'exécute des ordres auffi glorieux que les vôtres le font pour moi, Il chanta ensuite ces Paroles.

L'Amour caché dans les beaux yeux d'Iris,
 Me répondoit d'un aveu favorable,
 Si j'osois me montrer épris
 De cet Objet tout adorable.
 Ah ! que j'allois avec ardeur,
 Lui manifester tout mon cœur !
 Mais je lui découvris tant de délicatesse,
 Tant de pudeur, tant de Sagesse,
 Qu'en vain elle me plût, qu'en vain je l'admirai ;
 Malheureux je m'en séparai,
 Sans lui déclarer ma tendresse.
 Amour, cruel Amour, as tu pû me charmer
 Sans enhardir mon espérance :
 Et devois tu me souffrir le silence
 Après avoir sù m'enflamer ?

Toute la Compagnie goûta cette Chanson, qu'on n'avoit pas encore ouï dire. Le Président & ses deux Filles, qui possédoient parfaitement la Musique, furent enchantés de la belle Voix d'*Alidor*, de sa justesse & de sa grace, à chanter. Chacun alloit lui en faire Compliment, quand Mlle de *** qui l'avoit déjà agacé, reprenant la parole : Et vous avés voulu me faire entendre, *dit-elle*, que je n'ai pas eu raison de m'allarmer pour votre repos, *Mon cher Cousin* ? Croiés moi, le choix de votre Chanson a dévoilé le mistère de votre rêverie. Je ne pensois pas

pas avoir tant de sujet de m'en plaindre, & je ne puis me dispenser après cette découverte, de m'atacher à ne vous plus permettre de rêver profondément. Vous avez raison ma Sœur, dit à son tour Mlle de *** la puînée. Je voudrois pourtant, ne vous en déplaise, qu'*Alidor* revint souvent à la faute, pour l'obliger autant de fois à la réparer come il a fait. Je suis fondée sans doute dans ma façon de penser, & elle ne peut qu'être approuvée. Vous vous en êtes aperçû; mon Cousin qui a certainement fait les délices de nôtre Partie, ne nous avoit cependant pas doné jusques ici de son Chant. Convenés qu'il chante assés bien pour nous faire desirer de l'entendre chanter encore. *Alidor*, reprenés vôtre air rêveur, ie vous en prie, je suis assurée que vous aurés une Chanson toute prête pour faire bien vite vôtre paix. Que pensés vous, *Monsieur*, de ce nouvel assaut, dit *Alidor*, en s'adressant à M. le Président? Trouvés vous enfin que je sois assés mal pour qu'il soit tems de reclamer vôtre aide? Oui, *Monsieur*, c'est à vous même que j'ai recours. Vous m'avez permis de vous apeller mon cher Papa: En cette qualité vous me devés autant qu'à vos Demoiselles. Hâtés vous, je vous en conjure, faites parler en ma faveur vôtre bonté naturelle, & jugés nous.

Mr.

Mr. le Président étoit sans contredit un des plus grands Juges & des plus graves; mais il n'étoit pour cela pas moins sociable & n'en avoit pas moins les plaisirs. On pouvoit dire avec fondement de lui ce qu'on disoit du fameux Romain qui fût l'ornement de son Siècle & l'honneur de sa Patrie : *Le Caton qui se laisse voir à ses Amis familiers, n'est pas le même Caton qui se montre à la République.* Il fût charmé de voir ses Filles & son cher Parent engagés dans une Galanterie spirituelle, si propre à se réjouir. Et voulant en prolonger la durée : *Mon cher Alidor*, lui dit-il, je ne saurois porter un jugement favorable pour vous. Je ne puis que vous donner des conseils; & le meilleur c'est d'aquiescer sans délai à ce que voudront mes Filles. Je comprends bien qu'elles ne sont pas disposées à vous faire quartier. Vous avez répondu aux intentions de mon Aînée; aqutés vous envers ma Cadette. Et cependant pour que vous n'aïés pas à vous plaindre de ce que je prends leur parti, je décide que ma Fille doit vous verser d'abord à boire, & que tout de suite vous devez chanter. Mlle de *** prit incontinent une Bouteille & servit *Alidor*. Celui ci avec un transport, plus expressif que les plus beaux Discours, reçut un Verre préparé des belles mains de son aimable Parente,

rente, & lui jettant un regard plein de sensibilité, il dit sur un Air nouveau les Vers suivans :

Tu n'es pas seul le plus charmant des Dieux ;
 Ta gloire, Amour, souffre un partage.
 Ce Vin brillant, délicieux,
 Préférable au Nectar que l'on boit dans les Cieux,
 Est devenu digne de nôtre hommage.
 Reconnais tes vrais intérêts ;
 Afermi par Bacchus ton merveilleux Empire :
 Pour que l'Univers sans regrets
 Te goûte, t'encense, t'admire,
 Etabli qu'auprès de Témire
 Sans insulter à ses Atraits,
 On puisse boire pur & frais.

Il est aisé de comprendre à combien de traits vifs, ingénieux & divertissans, cette nouvelle Chanson donna cours. *Aldor* en fit une dépense inexprimable. Le Repas fini, on proposa une Partie de Jeu, où il joua assés noblement, quoique malheureux, pour confondre les incartades des mauvais Joueurs. On descendit ensuite dans un superbe Parc, pour y mettre à profit la fraîcheur du déclin du Jour. Il fit merveilles à cette ravissante Promenade. Et pour dire tout en peu de mots, durant huit jours consécutifs que dura ce Régal champêtre, il en fût par tout l'agrément.

Mr. de *** lui fit de grands remercimens ;
 &

& le pria très instamment de se trouver à toutes les Parties qu'il voudroit faire. On sentira bien que Mesdemoilles ses Filles n'épargnèrent ni les politesses, ni la force des expressions, pour l'y engager. Toutes les Persones qui composoient ce beau Cercle, lui témoignèrent la satisfaction qu'on avoit eu de se rencontrer avec lui; les deux Barons seuls, se dispensèrent de lui rien dire. Il s'en aperçût; mais il ne lui vint pas dans l'esprit que ce silence affecté fut l'indice de quelque Avanture sinistre. Il se mit dans sa Voiture, après avoir répondu à sa manière, à toutes les marques de bienveillance & d'amitié qu'il avoit reçu. En arrivant chés lui, il trouva son cher Mentor impatient de son retour. Il lui fit de tendres reproches, en l'embrassant, de ce qu'il s'étoit dispensé de venir à la Campagne. Il lui raconta de quelle agréable manière Mr. le Président avoit employé tout ce qui pouvoit être propre à les bien réjouir; en glissant toujours avec beaucoup de modestie, sur ce qui le regardoit en propre: Après quoi il ne pensa qu'à aller prendre du repos.

A son réveil, son Domestique étant entré dans la Chambre lui dit, que les deux Barons qui étoient à la campagne de Mr. de ***, étoient déjà venus demander s'il avoit bien passé la Nuit; & que leur aiant

ré-

répondu qu'il dormoit encore, ils n'avoient pas voulu attendre dans son Apartement qu'on l'eut averti; mais qu'ils étoient allez se promener sur le Rempart, la matinée étant fort belle; & qu'ils le prioient dès qu'il seroit habillé de vouloir s'y rendre. *Alidor* gronda son Valet de ce qu'il ne l'avoit pas plutôt averti. Il se fit habiller à la hâte & se rendit sur le Rempart.

Bonjour, *Alidor*, lui dirent les Barons, venant à sa rencontre avec une civilité contrainte. Vous ne soupçonnés pas le motif qui nous a attirés chés vous ce matin. Nous allons vous l'apprendre. Il faut absolument nous faire raison sur la préférence que vous ont donné Mesdemoiselles de ***. Je suis surpris, Barons, leur répondit *Alidor*, de la proposition que vous me faites. Je ne vous ai point donné sujet de me haïr. Je ne suis pas Home, ne le croiés pas, à refuser de me battre quand la nécessité le requiert; mais je crois pouvoir vous représenter, sans dégrader mon honneur, qu'il n'y a ici aucun fondement d'atenter à nôtre Vie. Vous n'avez pas bien réfléchi sur la démarche très incongrüe à laquelle vous avez pû vous déterminer. Vous m'insultez, prenez y garde. Vous insultés en même tems & tres vivement mes Parentes, pour qui, vous devriés avoir ce me semble au-

tant

tant de respect que vous en montrés peu. Réfléchisses.... Ce n'est pas des raisonnemens que nous voulons, reprirent ils en l'interrompant, ce sont des étets : Et pour vous exposer nôtre résolution irrévocable, il faut que vous nous prometties de ne plus remettre le pied chez Mr. le Président ; ou il faut sans plus diéerer se couper la gorge. Vous ne mérités plus que tout mon mépris, dit *Alidor*. Puis qu'il en est ainsi, puisque vous avés totalement perdu l'Esprit, voions si vous êtes aussi redoutables qu'impertinens. Est-ce à tous les deux à la fois que je vais avoir à faire ? Ce n'est pas à tous ies deux a la fois, dirent-ils, mais c'est pourtant à tous les deux ; & nous somes résolus de périr l'un & l'autre plutôt que de ne pas vous acabler. Et Bien il s'ufit, repliqua t'il.

Il mit incontinent l'Epée à la main, & joignit l'un d'eux, qui avoit déjà tiré la sienne. Le Combat étoit trop animé pour durer long tems. *Alidor* fut d'abord blessé à deux endroits. Sentant son Sang couler, il cherche avec plus de feu le Corps de son Ennemi : Il voit jour à le fraper ; il le frape en éfet ; & un Sang noir sortant à gros bouillons de la blessure qu'il lui a faite, il le voit mordre la poussière presque sans mouvement & sans vie. Il alloit généreusement

sement le secourir, quand il entendit son second Assailant s'écrier : Vous en avez eu bon marché, mais ne vous flatés pas encore de la Victoire ; il faut me réduire au même état avant de se doner des airs de Vainqueur. Allons, dépêchons : Je suis pressé de me battre. Eh quoi ! dit *Alidor* indigné, Vous n'êtes point touché du destin de ce Malheureux ! Je le suis sans doute, répondit le Baron ; mais je suis bien plus piqué de vôtre triomphe. Ah barbare ! c'en est trop, s'écria *Alidor*, & dans l'instant il courut à lui.

Ce dernier avoit beaucoup de Valeur : Le danger étoit grand pour *Alidor*, atôibli par l'ardeur du premier combat, & par le sang qu'il avoit perdu : Plus d'une fois, son fier Assailant crût de l'abatre. Heureusement il résista avec une adresse prodigieuse, & plus vigoureusement qu'on n'auroit dû espérer. Après un violent assaut, & de longue haleine, il ataignit enfin le Baron, & lui fit une profonde ouverture. Celui-ci en chancelant se heurta du talon contre une pierre détachée & culbuta. *Alidor* s'arrêtant : Etes vous content, lui dit-il, ou bien, voulés vous vous relever & recomencer ? Je ne saurois *Alidor*, répondit le Baron, d'une voix touchante ; & quand j'en aurois le pouvoir, je n'en aurois plus la volonté.

Je

Je conois bien tard ma folie : J'avoûe que je ne mérite guères vôtre pitié ; cependant je m'a lûre que si vous pouviés lire dans mon cœur tout mon repentir , vous seriés affés généreux pour oublier mes emportemens. Vous avez tüé mon meilleur Ami ; vous venés de me bleffer très dangereusement moi même : Malgré cela , je vous jure que je vous estime , que je vous aime , & que je voudrois emploier ce qui me reste de forces pour la défense de vos jours. Allés en prendre soin , brave *Alidor* , vous en avés besoin ; vos blessures pourroient empirer si elles étoient plus long-tems négligées : Pour ce qui est de moi , j'ose vous demander deux graces , que je vous prie de ne me point refuser : La première de ne jamais déclarer le véritable sujet de nôtre querelle : La seconde de faire venir des Porteurs pour me conduire chés un Chirurgien. *Alidor* ne pût retenir les larmes. Il embrassa étroitement le Baron , en lui faisant toutes les avances d'Amitié qu'auroit pû en atendre le plus intime de ses Amis ; & sans perdre tems , il alla en diligence lui faire venir du secours.

Deux heures après l'issüe de ce tragique Evénement, il fut ébruité dans toute la Ville. Mr. le Président l'aprit des premiers , par ses Domestiques , qui entendant parler d'un
Com-

Combat entre *Alidor* & les deux Barons de..... se hâtèrent de venir le lui rapporter. Quelle fût en même tems sa douleur, & sa surprise ! Come il ne lui feroit jamais venu dans l'esprit que la passion des Barons pour ses Filles, fût le mobile de cette sanglante scène ; il se fit conduire au plus vite chés *Alidor*. Etant monté sans avoir voulu qu'on l'annonçat, il rencontra d'abord le Gouverneur de son cher Parent, dont le trouble ne lui confirma que trop la triste nouvelle qu'on lui avoit annoncée. Qu'est-ce donc Mr. lui dit-il ? Que fait mon pauvre Cousin ? Helas, *Monsieur*, lui répondit le Gouverneur, coment peut il être que très mal après ce qui vient de lui arriver ! Qui auroit su prévoir un pareil malheur ! Qui auroit pû s'y atendre ! Où est il, demanda Mr. le Président ? Est il dangereusement blessé ? Non, graces à Dieu, répondit encore le Gouverneur, ses blessures ne sont ni mortelles ni à des parties à pouvoir le devenir. Il est ici, *Monsieur*, si vous voulez prendre la peine d'entrer, vous jugerés de sa situation par vous même. Mr. le Président entra & serrant *Alidor* entre ses bras, ils s'atendrirent mutuellement. Il voulut savoir si c'étoit lui qui avoit été l'Agresseur. *Alidor* l'informa de tout, excepté du fondement de la querelle. Il demanda s'il pour

roit supporter le mouvement du Carrosse, sans danger. Le Chirurgien qui étoit venu panser *Alidor* l'en assura. Et bien, dit-il, qu'on l'habille sans délai, pour qu'il vienne avec moi. Nous penserons à loisir ce qu'il conviendra de faire. *Alidor* fut habillé au plutôt, & conduit adroitement dans le Carosse de Mr. de ***, qui prit le chemin de son Hôtel.

La suite le Mois prochain.

NOUVELLES LITÉRAIRES.

Il paroît depuis peu un Ouvrage intéressant & très bien écrit, intitulé : *Essai sur le Génie & le Caractère des Nations*. A Bruxelles chez Frédéric Leonard M. DCC. XLIII en deux Tomes 8vo. qui comprennent ensemble environ 900. Pages avec la Préface & la Table des Matières. L'Auteur fait paroître une grande Littérature & une vaste Erudition, de même que beaucoup de discernement & de justesse dans ses Comparaisons entre les Peuples anciens & les modernes, & beaucoup d'impartialité dans les Caractères des différentes Nations. Il raisonne en Philosophie éclairé & judicieux. Et quoi que François & Catholique Romain, il parle avec franchise & de la Nation & de la Comunion, de même que de toutes les autres. Il examine le Caractère & le Génie des Nations anciennes & modernes à différens égards, & principalement dans la Religion, le Gouvernement, la Guerre, les Sciences, les Arts, la Langue, le Stile, la Poësie, la Musique &c. On

attribuë cet Ouvrage à une Personne très respectable dans la Société & des plus distinguée dans la République des Lettres. Nous en parlerons dans la suite plus amplement.

Il a paru aussi tout récemment à *Lausanne* un petit Ouvrage de 72. pages in 8vo dont voici le Titre: *Traité des Poids, des Mesures, & des Monoïes dont il est parlé dans l'écriture Sainte, réduit aux Poids, aux Mesures, & aux Monoïes de Berne, de Genève & de Lausanne: Par AB. RUCHAT, Min. du St. Ev. & Professeur en Théologie. A Lausanne & à Genève chez Marc-Michel Bousquet & Comp. M. DCC. XLIII.* Le Savant Auteur de ce Traité donne une idée des Poids, des Mesures, & des Monoïes des Babiloniens, des Grecs, des Romains & des Hébreux, & une réduction ou proportion exacte avec ceux de Berne, Genève, Lausanne &c. Suivant M. Ruchat, le Talent, qui contenoit 3000. Sicles pesoit 87. Liv. 3. Onces, 6. Dragmes & 2. deniers, la Mine Hébraïque, qui étoit de 60. Sicles pesoit 1. Liv. 12. onces, moins 2. deniers; le Sicle 3. Dragmes, 2. den. 4. Gr. Ainsi la Cuirasse d'Airain de Goliath, qui pesoit 5000. Sicles auroit été du poids de 145. Liv. 6. Onces; A l'égard des Mesures pour les Grains & autres choses sèches, le Core valoît 30. Quarterons de Berne, l'Épha 3. Quarterons, l'Homer 3. Pots & 3. cinquièmes &c. Pour les Liquides le Khomeer étoit 250. Pots de Berne, le Bath 25. Pots, le Hin 4. Pots & 1. fixième, & le Log pas tout à fait demi Pot. M. Ruchat fixe ensuite les Dimensions & les Distances: La Coudée contient 1. Pié 7. & demi Pouces de Roi; ainsi la longueur de l'Arche de 300. Coudées, étoit de 487. Pieds & 6. P. de Roi &c. Et pour ce qui concerne les Monoïes; le Talent d'Argent fin valoît L. 5580. Argent de Berne; la Mine L. 111. 12; le Sicle 37. Sols; le Denier, 8. Sols; l'Obole environ 1. Sol &c.



O D E

TIRÉ DU

P S E A U M E I I.

Quare fremuerunt Gentes.

*Menaces aux Rois & aux Peuples infidèles
au Christianisme.*

Quel Démon trouble la Terre !
Quels sont les cris que j'entens !
Quel vain Projet , quelle Guerre
Méditent ses Habitans ?
Déjà leurs Troupes altières,
S'assemblent sous les Bannières
Des Potentats orgueilleux ;
Ces Rois placés par Dieu même ,
Attaquent le Roi suprême
Qu'il voulut placer sur eux.

La révolte dans leurs Ames
Répand son soufle empesté,
Et sur leurs lèvres infames
Habite l'Impiété.
Ils ont dit , „ Brisons nos chaines ,
„ Rompons le joug , & les gènes ,
„ Dont on veut nous acabler.
„ Quel nouveau Maître s'avance ?
„ Tout tremble en nôtre présence
„ Rois ; Est-ce à nous à trembler ?

Mais du haut du Sanctuaire
 Le Terrible Dieu des Forts ,
 Voit leurs conseils téméraires
 Et rit de leurs vains efforts.
 Sa colère est allumée ,
 Sa main du Glaive est armée ;
 Il paroît ; tout est calmé.
 Sa Parole foudroïante
 Fixe leur Troupe insolente ,
 Tel qu'un Roc inanimé.

„ Mortels palissés de crainte ,
 Dit le Fils de l'Eternel ;
 „ Dieu sur la Montagne sainte ,
 „ Mit mon Trône & son Autel.
 „ Interprète redoutable ,
 „ Et Ministre inébranlable ,
 „ Son pouvoir est dans ma main.
 „ De mon Essence Divine
 „ Nul jour n'a vû l'Origine
 „ Nul jour ne verra la fin.

„ Mon Fils comence ta course ,
 M'a crié le Tout Puissant.
 „ Rens, du Mili jusqu'à l'Ourse ,
 „ Ton Empire florissant ;
 „ La Terre est ton Héritage ;
 „ Les Peuples sont ton Partage ;
 „ Ton Sceptre étendu sur eux ,
 „ Brisera come l'argile
 „ Et leur Armée indocile
 „ Et leurs Chefs audacieux.

Soumis tous tant que nous sommes ,
 A d'indispensables Loix ,
 Les Rois règnent sur les Hommes
 Et Dieu règne sur les Rois.
 Frapés d'une juste crainte
 Dans cette Maxime sainte ,
 Monarques , instruisés vous ;
 Que l'Amour soit dans vos Ames ;
 C'est avec des Cœurs de flames ,
 Qu'on plait à ce Dieu jaloux.

Pour vous le rendre propice ,
 Fuiés les Iniquités ;
 Que la Candeur , la Justice ,
 Soient la base des Traités.
 Par des Conquêtes rapides ,
 En vain des Rois homicides ,
 Forment de vastes projets.
 Dieu confondant leur folie ,
 Punira leur perfidie
 Par le Sang de leurs Sujets.

Rois ! Vous êtes les Modèles ,
 Non les Dieux des Nations.
 Que vos exemples fidèles ,
 Leur servent d'instructions.
 Incliné vos Diadèmes ,
 Portés à ses Loix suprêmes ,
 Un Culte pur & fervent.
 Qu'à vous , vos Peuples s'unissent ;
 Que les Temples rétentissent
 D'homages au Dieu vivant.

A ce Dieu si respectable
 Que tous Princes soient fournis,
 Ou cet Etre redoutable
 Les tiendra pour Ennemis.
 - Triste jouët du caprice,
 La Vérité, la Justice
 Fuiront leurs pas incertains.
 Dans sa démarche timide,
 Heureux, qui ne prend pour guide
 Que le Maître des Humains!

Qui mettra sa confiance
 Dans le Bras de l'Eternel,
 Ne craindra point la vengeance
 Reservée au Criminel.
 Ses jours coulent sans tristesse;
 Aux sources de la Sagesse
 Il peut puiser à longs traits;
 Son Ame exempte de Crimes,
 Goûte des plaisirs sublimes,
 Au sein de l'aimable Paix.

ENIGME.

M me ^{meunière}	Je surpris
Ouvrière	Par adresse,
Aux Palais	Une espèce
Sous les Dais	De voleurs
Je ne gite,	Voiateurs.
Car bien vite,	Ennemie
C'en seroit	De leur vie,
De moi fait.	L'œil au guet,
Loge étroite,	Au colet
Pour retraite,	Je leur saute;
Me vaut mieux	Et leur ôre
Qu'autres Lieux.	Vie & jour.
Là je file	A mon tour
Plus tranquille;	Suis je vüe,
Et souvent	On me tûe.



T A B L E.

L Lettre aux Editeurs.	
Essai sur l'Egalité des Homes	3
Explication d'un Bouclier Votif de la Bibliothèque de Genève.	6
Lettre de M. Rousseau à Mr. de C**.	21
Caractères à l'occasion des Emplois.	41
Suite des Extraits de l'Histoire de Frédéric Guill. Roi de Prusse.	50
L'Illustre Malheureux, Histoire.	58
Essai sur le Génie & le Caractère des Nations	79
Traité des Poids, des Mesures & des Monnoies dont il est parlé dans l'Ecriture Ste.	98
Menaces aux Rois & aux Peuples infidèles au Christianisme, Ode.	99
	107